

Edward Samuel Schwartz *Appellant*;

and

Her Majesty The Queen *Respondent*.

1975: October 21; 1976: May 5.

Present: Laskin C.J. and Martland, Judson, Ritchie, Spence, Pigeon, Dickson, Beetz, and de Grandpré JJ.

ON APPEAL FROM THE COURT OF APPEAL FOR
BRITISH COLUMBIA

Criminal law — Defence of insanity on charges of non-capital murder — Person insane under Criminal Code provision if suffering from disease of the mind rendering him incapable of knowing act is wrong — Interpretation of the word “wrong” — Criminal Code, R.S.C. 1970, c. C-34, s. 16(2) — Applicability of s. 613(1)(b)(iii).

On charges of non-capital murder, the appellant was convicted in a trial by judge and jury and his conviction was affirmed by the British Columbia Court of Appeal. Apart from the general issue, the appellant's main defence was insanity at the time of the alleged offences. Leave to appeal to this Court was granted in respect of the following question of law: Did the Court of Appeal err in holding that there had been no error in law in the direction given to the jury as to the meaning of the word “wrong”, as used in s. 16(2) of the *Criminal Code*, in defining insanity? In his charge to the jury the trial judge said that the defence of insanity rested *inter alia* on the accused's incapacity to know that his actions were wrong and that “wrong” meant “forbidden by law”.

The appellant's submission was that the word “wrong” as used in s. 16(2) means contrary to the ordinary standard of reasonable men. It was argued that, even if an accused person, relying upon the defence of insanity, knew that his act was legally wrong, he would still be within the definition of insanity if he believed his action to be right according to the ordinary standard of reasonable men.

Held (Laskin C.J. and Spence, Dickson and Beetz JJ. dissenting): The appeal should be dismissed.

Per Martland, Judson, Ritchie, Pigeon and de Grandpré JJ.: There was no evidence relating to the issue as to whether, at the time the offences were committed, the

Edward Samuel Schwartz *Appellant*;

et

Sa Majesté la Reine *Intimée*.

1975: le 21 octobre; 1976: le 5 mai.

Présents: Le juge en chef Laskin et les juges Martland, Judson, Ritchie, Spence, Pigeon, Dickson, Beetz et de Grandpré.

EN APPEL DE LA COUR D'APPEL DE LA
COLOMBIE-BRITANNIQUE

Droit criminel — Défense d'aliénation mentale invoquée contre des accusations de meurtre non qualifié — En vertu du Code criminel, une personne est aliénée lorsqu'elle est atteinte d'une maladie mentale qui la rend incapable de savoir qu'un acte est mauvais — Interprétation du mot «mauvais» — Code criminel, S.R.C. 1970, c. C-34, art. 16(2) — Applicabilité de l'art. 613(1)b(iii).

Accusé de meurtre non qualifié, l'appelant a été déclaré coupable à l'issue d'un procès devant juge et jury et la Cour d'appel de la Colombie-Britannique a confirmé ce verdict. L'appelant a plaidé non coupable et, de plus, sa défense principale était l'aliénation mentale au moment du crime qu'on lui reproche. Il a été autorisé à interjeter appel sur la question de droit suivante: La Cour d'appel a-t-elle commis une erreur en statuant qu'il n'y avait pas eu d'erreur de droit dans les directives données au jury sur la signification du mot «mauvais», tel qu'employé au par. (2) de l'art. 16 du *Code criminel*, en définissant l'aliénation mentale? Dans ses directives au jury, le juge de première instance a déclaré que la défense d'aliénation mentale reposait notamment sur l'incapacité de l'accusé de savoir que ses actes étaient mauvais et que «mauvais» voulait dire «interdit par la loi».

Selon l'appelant, le mot «mauvais» employé à l'art. 16(2) veut dire contraire aux principes ordinaires des gens raisonnables et un accusé serait fondé à invoquer l'aliénation mentale même s'il savait que son acte était légalement mauvais, s'il le croyait bon selon les principes ordinaires des gens raisonnables.

Arrêt (Le juge en chef Laskin et les juges Spence, Dickson et Beetz étant dissidents): Le pourvoi doit être rejeté.

Les juges Martland, Judson, Ritchie, Pigeon et de Grandpré: Rien dans la preuve ne portait sur la question de savoir si, au moment de la perpétration des infrac-

appellant, owing to disease of the mind, though appreciating the nature and quality of his acts, did not know that what he was doing was morally, or legally, wrong. There was no evidence to meet the onus imposed on the appellant by s. 16(4) to establish his insanity within the latter part of the definition in s. 16(2) no matter how the word "wrong" be interpreted. This being so, the portion of the charge to which objection is taken was irrelevant, and, therefore, even if it were erroneous, this would be a case in which the provisions of s. 613(1)(b)(iii) should be applied.

However, the judge's charge upon the meaning of the word "wrong" in s. 16(2) was not erroneous. Section 16(2) only becomes operative if, previously, it has been proved beyond a reasonable doubt that the accused person has committed a crime; *i.e.*, has been guilty of some criminal act with the requisite criminal intent. It is at that point that he may seek the protection against conviction afforded by s. 16(1) on the ground that the offence was committed while he was insane. But mere proof of insanity alone is not enough. He is only to be considered insane for the purpose of that subsection if he has a disease of the mind to an extent that renders him incapable of: (a) appreciating the nature and quality of his act; or (b) knowing that such act was wrong. The words "nature and quality" deal with the physical character of the act. If, therefore, a person who has committed a crime did not, by reason of disease of the mind, know what he was doing, he is not to be convicted, because it really was not his act. The second and alternative portion of the definition deals not with the criminal act, but with the criminal intent. Although he has committed a crime, and understood what he was doing, the accused is still protected from conviction if, because of mental disease, he did not know that by his act he was committing a crime. The test as to whether the accused knew that his act was wrong according to the ordinary principles of reasonable men does not really differ from the test as to whether he knew he was committing a crime. Surely, according to the ordinary principles of reasonable men, it is wrong to commit a crime. This must be so in relation to the crime of murder. If there is a difference between these tests, and it could be contended that the commission of a particular crime, though known to be illegal, was considered to be morally justifiable in the opinion of ordinary men, there is no reason why a person who committed a crime in such circumstances should be protected from conviction if suffering from disease of the mind, and not protected if he committed the crime when sane.

tions, l'appelant, en raison d'une maladie mentale, tout en étant en mesure de juger la nature et la qualité de ses actes, ignorait que ce qu'il faisait était moralement ou légalement mauvais. L'appelant n'a pas, comme il était tenu de le faire en vertu de l'art. 16(4), fait la preuve de son aliénation mentale au sens de la dernière partie de la définition donnée à l'art. 16(2) (quelle que soit l'interprétation qu'on donne au mot «mauvais»). Ainsi la partie contestée des directives du juge n'est pas pertinente et, par conséquent, même s'il s'y trouvait une erreur, ce serait un cas où il y aurait lieu d'appliquer les dispositions de l'art. 613(1)b)(iii).

Cependant, les directives du juge sur le sens du mot «mauvais» à l'art. 16(2) n'étaient pas erronées. L'article 16(2) ne joue que s'il a d'abord été établi au-delà de tout doute raisonnable que l'accusé a commis un crime, *c.-à-d.*, qu'il est coupable d'un acte criminel assorti de l'intention criminelle requise. C'est à cette étape que l'accusé peut invoquer l'art. 16(1) pour éviter d'être déclaré coupable, au motif que l'infraction a été commise pendant qu'il était aliéné. Mais la simple preuve de l'aliénation mentale seule ne suffit pas. Pour être considéré aliéné aux fins de ce paragraphe, il doit souffrir d'aliénation mentale au point d'être incapable: a) de juger la nature et la qualité de son acte, ou b) de savoir que cet acte est mauvais. Les mots «nature et qualité» visent l'aspect matériel de l'acte. Par conséquent, si l'auteur d'un crime ne savait pas ce qu'il faisait, en raison d'une maladie mentale, il ne doit pas être déclaré coupable, parce que ce n'était pas vraiment son acte. La seconde partie de la définition, soit la seconde possibilité, ne vise pas l'acte criminel mais l'intention criminelle. Même s'il a commis un crime en comprenant ce qu'il faisait, l'accusé ne peut être déclaré coupable si, en raison d'une maladie mentale, il ne savait pas que, par cet acte, il commettait un crime. Le critère de la connaissance de ce qui est mauvais, selon les principes ordinaires des gens raisonnables, ne diffère pas de celui de savoir qu'il commettait sciemment un crime. Indubitablement, selon les principes ordinaires des gens raisonnables, commettre un crime est mauvais. Ceci s'applique aussi au crime de meurtre. S'il existe une différence entre ces critères, et on pourrait prétendre que la perpétration d'un crime donné, bien que notoirement illégal, est considérée comme justifiable sur le plan moral de l'avis des gens ordinaires, rien ne justifie d'innocenter une personne qui a commis un crime dans ces circonstances si elle souffrait d'une maladie mentale et de la condamner si elle était saine d'esprit.

The test provided in s. 16(2) is not as to whether the accused, by reason of mental disease, could or could not calmly consider whether or not the crime which he committed was morally wrong. He is not to be considered as insane within s. 16(2) if he knew what he was doing and also knew that he was committing a criminal act.

Per Laskin C.J. and Spence, Dickson and Beetz JJ., *dissenting*: It is the thinking process of the accused, as opposed to his actual knowledge of wrongness, that should be the focus of inquiry in the defence of insanity. The question is not whether the accused knew that the act was wrong but whether he was capable of knowing it was wrong. Was he capable of comprehending that which militated to make the act wrong? In applying s. 16(2), one must delve into the thought process of the accused, coherence, logic, rationality, rather than merely his knowledge of the wrongness of the particular act. Has disease of the mind so affected the capacity of the accused to make a moral choice that he is unable to discern between what is right and what is wrong? Attention must then be directed to the last word of s. 16(2), the word "wrong". The inquiry must be as to whether Parliament intended the word to be construed in what one might call the popular sense of "wrong" or in the sense of "contrary to law" or "illegal".

Accepted legal authorities respecting statutory construction confirm the validity of construing one part of a statute by reference to another part of the same statute. If Parliament had intended "wrong" to mean "contrary to law", one might expect use of the word "unlawful", which is used in other sections of the *Code*. In s. 13, which deals with the criminal responsibility of children, one finds a provision the structure of which parallels s. 16(2). The effect of s. 13 is to relieve certain children of criminal responsibility because they, like the insane, do not have the capacity to comprehend the moral implications of their harmful acts.

The *M'Naghten* formulation focuses only on the cognitive element of the personality, *i.e.*, the ability to know right from wrong. The question is "Did the accused know it was wrong?" One is confined to the choice of legal wrong or moral wrong. Section 16(2), however, does not speak in simplistic terms based solely upon a person's ability to know right from wrong. It speaks of "capacity" and the question then is "Was he capable of knowing that it was wrong?" Section 16(2) must be read *in toto*. One looks at capacity to reason and to reach rational decisions as to whether the act is morally wrong. If wrong simply means "illegal" this virtually

Le critère prévu à l'art. 16(2) n'est pas de savoir si l'accusé, en raison d'une maladie mentale, pouvait ou non réfléchir calmement sur la question de savoir si le crime qu'il commettait était ou non moralement mauvais. Il ne doit pas être considéré comme aliéné au sens de l'art. 16(2) s'il savait ce qu'il faisait et savait aussi qu'il commettait un acte criminel.

Le juge en chef Laskin et les juges Spence, Dickson et Beetz, *dissidents*: C'est le processus mental de l'accusé, plutôt que sa connaissance objective de ce qui est mauvais, qu'il faut chercher à établir lorsqu'on invoque l'aliénation mentale. Il ne s'agit pas de déterminer si l'accusé savait que l'acte était mauvais mais plutôt s'il était capable de le savoir. Était-il capable de comprendre ce qui rendait l'acte mauvais? Pour appliquer l'art. 16(2), il ne suffit pas de se demander si l'accusé savait que l'acte était mauvais, il faut aussi examiner en profondeur le processus mental de l'accusé, sa cohérence, sa logique, sa faculté de raisonner. Une maladie mentale a-t-elle porté atteinte à la capacité de l'accusé de faire un choix moral au point de le rendre incapable de distinguer le bien du mal? Il faut donc s'arrêter au dernier mot de l'art. 16(2), soit le mot «mauvais». Il faut ensuite se demander si le Parlement a voulu que le mot «mauvais» s'entende dans son sens, disons, familier ou dans le sens de «contraire à la loi» ou «illégal».

La jurisprudence en matière d'interprétation des lois confirme qu'on peut valablement interpréter une partie d'une loi en tenant compte d'autres parties. Si le Parlement avait voulu donner au terme «mauvais» le sens de «contraire à la loi», il aurait vraisemblablement utilisé le terme «illégal», que l'on retrouve dans d'autres articles du *Code*. A la lecture de l'art. 13, qui traite de la responsabilité criminelle des enfants, on constate que la structure de cette disposition peut être mise en parallèle avec l'art. 16(2). L'effet de l'art. 13 est d'exonérer à l'avance certains enfants de toute responsabilité criminelle parce que, comme les aliénés, ils ne peuvent pas comprendre les implications morales de leurs actes préjudiciables.

Le libellé de *M'Naghten* s'applique seulement à l'élément cognitif de la personnalité, *c.-à-d.* la capacité de distinguer le bien du mal. La question posée est la suivante: «La personne savait-elle qu'elle agissait mal?» Il faut alors choisir entre ce qui est mauvais légalement et ce qui l'est moralement. L'article 16(2) n'est toutefois pas rédigé en termes simplistes basés seulement sur l'aptitude d'une personne à distinguer le bien du mal. L'article 16(2) doit être traité comme un tout. L'élément important, c'est la capacité de raisonner et d'arriver à des décisions rationnelles sur la question de savoir si l'acte est moralement mauvais. Si le mot «mauvais»

forecloses any inquiry as to capacity. The question for the jury is whether mental illness so obstructed the thought processes of the accused as to make him incapable of knowing that his acts were morally wrong.

[*R. v. Windle*, [1952] 2 Q.B. 826, followed; *M'Naghten's Case* (1843), 10 Cl. & Fin. 200; *R. v. Codere* (1916), 12 Cr. App. R. 21; *R. v. Holmes*, [1953] 1 W.L.R. 686; *R. v. Cardinal* (1953), 10 W.W.R. (N.S.) 403; *Stapleton v. The Queen* (1952), 86 C.L.R. 358; *R. v. Porter* (1933), 55 C.L.R. 182; *R. v. O.* (1959), 3 Crim. L.Q. 151; *R. v. Borg*, [1969] S.C.R. 551; *R. v. Riel (No. 2)* (1885), 1 Terr. L.R. 23, aff'd. 10 App. Cas. 675; *R. v. Jessamine* (1912), 19 C.C.C. 214; *R. v. Mathews* (1953), 9 W.W.R. (N.S.) 649; *R. v. Cracknell*, [1931] O.R. 634; *R. v. Harrop* (1940), 74 C.C.C. 228; *R. v. Arnold* (1724), 16 St. Tr. 695; *Bellingham's Case* (1812) 1 Collinson on Lunatics 636; *People v. Schmidt* (1915), 216 N.Y. 324; *Doyle v. Council of County of Wicklow*, [1974] I.R. 55; *Hadfield's Trial* (1800), 27 St. Tr. 1281; *R. v. Davis* (1881), 14 Cox C.C. 563, referred to.]

APPEAL, with leave, from a unanimous judgment of the Court of Appeal for British Columbia¹, dismissing the appellant's appeal from his conviction for the non-capital murder of two persons. Appeal dismissed, Laskin C.J. and Spence, Dickson and Beetz JJ. dissenting.

J. B. Clarke, for the appellant.

G. S. Cumming, Q.C., for the respondent.

The judgment of Laskin C.J. and Spence, Dickson and Beetz JJ. was delivered by

DICKSON J. (*dissenting*)—This is a non-capital murder case in which a rather narrow point of interpretation arises. The appellant was indicted for the murders of Barbara Jean Blum and Edward Julius Mernickle on January 7, 1973. He was convicted in a trial by judge and jury on November 1, 1973 and his conviction was affirmed by the British Columbia Court of Appeal. Leave to appeal to this Court was granted June 26, 1975. Apart from the general issue, the appellant's main defence was insanity at the time of the alleged offences. Evidence was led by the Crown including

¹ (1975), 25 C.C.C. (2d) 477.

veut dire simplement «illégal», on n'aurait à toute fin pratique pas à s'interroger sur la capacité. La question que doit se poser le jury est celle de savoir si la maladie mentale de l'accusé entravait son processus mental au point de le rendre incapable de savoir que ses actes étaient moralement mauvais.

[Arrêt suivi: *R. v. Windle*, [1952] 2 Q.B. 826; arrêts mentionnés: affaire *M'Naghten* (1843), 10 Cl. & Fin. 200; *R. v. Codere* (1916), 12 Cr. App. R. 21; *R. v. Holmes*, [1953] 1 W.L.R. 686; *R. v. Cardinal* (1953), 10 W.W.R. (N.S.) 403; *Stapleton v. The Queen* (1952), 86 C.L.R. 358; *R. v. Porter* (1933), 55 C.L.R. 182; *R. v. O.* (1959), 3 Crim. L.Q. 151; *R. c. Borg*, [1969] R.C.S. 551; *R. v. Riel (n° 2)* (1885), 1 Terr. L.R. 23, confirmé par 10 App. Cas. 675; *R. v. Jessamine* (1912), 19 C.C.C. 214; *R. v. Mathews* (1953), 9 W.W.R. (N.S.) 649; *R. v. Cracknell*, [1931] O.R. 634; *R. v. Harrop* (1940), 74 C.C.C. 228; *R. v. Arnold* (1724), 16 St. Tr. 695; affaire *Bellingham* (1812) 1 Collinson on Lunatics 636; *People v. Schmidt* (1915), 216 N.Y. 324; *Doyle v. Council of County of Wicklow*, [1974] I.R. 55; affaire *Hadfield* (1800), 27 St. Tr. 1281; *R. v. Davis* (1881), 14 Cox C.C. 563.]

POURVOI interjeté, sur autorisation de la Cour, de l'arrêt unanime de la Cour d'appel de la Colombie-Britannique¹, rejetant l'appel logé par l'appelant à l'encontre de sa condamnation pour le meurtre non qualifié de deux personnes. Pourvoi rejeté, le juge en chef Laskin et les juges Spence, Dickson et Beetz étant dissidents.

J. B. Clarke, pour l'appelant.

G. S. Cumming, c.r., pour l'intimée.

Le jugement du juge en chef Laskin et des juges Spence, Dickson et Beetz a été rendu par

LE JUGE DICKSON (*dissident*)—Il s'agit d'une affaire de meurtre non qualifié qui soulève une question d'interprétation assez étroite. L'appelant a été inculpé du meurtre de Barbara Jean Blum et d'Edward Julius Mernickle, survenu le 7 janvier 1973. Il a été déclaré coupable à l'issue d'un procès devant un juge et un jury, le 1^{er} novembre 1973, et la Cour d'appel de la Colombie-Britannique a confirmé ce verdict. L'autorisation de se pourvoir devant cette Cour a été accordée le 26 juin 1975. L'appelant a plaidé non coupable et, de plus, sa défense principale était l'aliénation men-

¹ (1975), 25 C.C.C. (2d) 477.

psychiatric evidence and police testimony of the violent and frenzied state of the accused on the night of the arrest. In his charge to the jury, Hinkson J. said that the defence of insanity rested *inter alia* on the accused's incapacity to know that his actions were wrong and that "wrong" meant "forbidden by law".

There is no occasion to review the evidence. Counsel for the appellant advised the Court that he had prepared his factum and would present oral argument relying upon the concession made by counsel for the Crown that the accused was entitled to a new trial if this Court should hold there was error in charging the jury on the basis that "wrong" meant "contrary to law." Counsel for the Crown confirmed he had made such concession.

As the consequence of a successful insanity defence is not freedom but an indeterminate detention in a mental hospital, this defence is unlikely to be raised if any less threatening alternative is available. Thus the defence is raised infrequently and usually when the death sentence or life imprisonment is in the offing. The infrequency of the defence does not, however, serve to diminish the importance of mental disorder as it affects criminal responsibility.

The word "wrong" is ambiguous. It may mean either "illegal" or "morally wrong". The extended debate over whether "wrong" means legally or morally wrong has given rise to two conflicting lines of authority. The present English authorities, at odds with many earlier cases, hold the view that wrong means contrary to law. Australian, and a number of American cases, hold the opposite view. Canadian cases go in both directions: *R. v. Riel*

tale au moment du crime qu'on lui reproche. Les témoins cités par le ministère public, notamment des psychiatres et des agents de police, ont signalé l'état de violence frénétique dans lequel se trouvait l'accusé la nuit de son arrestation. Dans ses directives au jury, le juge Hinkson a déclaré que la défense d'aliénation mentale reposait notamment sur l'incapacité de l'accusé de savoir que ses actes étaient mauvais et que «mauvais» voulait dire «interdit par la loi».

L'occasion ne nous est pas fournie de faire l'examen de la preuve. L'avocat de l'appelant a informé la Cour qu'il avait préparé son factum et qu'il présenterait une plaidoirie orale, suite à la concession de l'avocat du ministère public selon laquelle l'accusé aurait droit à un nouveau procès si cette Cour concluait à l'erreur dans les directives données au jury parce qu'on lui avait dit que «mauvais» signifiait «contraire à la loi». L'avocat du ministère public a reconnu avoir fait cette concession.

L'accusé qui invoque avec succès l'aliénation mentale n'est pas relâché mais détenu pour une durée indéterminée dans un hôpital psychiatrique. Ce moyen de défense ne sera donc vraisemblablement pas invoqué s'il en existe d'autres moins lourds de conséquence. On invoque donc rarement l'aliénation mentale et, lorsqu'on le fait, c'est en général parce que l'on risque une sentence de mort ou d'emprisonnement à perpétuité. Le fait que ce moyen de défense soit peu souvent invoqué ne saurait toutefois diminuer l'importance des troubles mentaux en matière de responsabilité criminelle.

Le terme «mauvais» est ambigu. Il peut vouloir dire «illégal» ou «moralement mauvais». La vieille controverse sur le sens de ce terme, illégal ou moralement mauvais, a donné naissance à deux courants de jurisprudence divergents. Selon la jurisprudence anglaise actuelle, qui contredit de nombreux arrêts antérieurs, «mauvais» veut dire contraire à la loi. La jurisprudence australienne et un certain nombre d'arrêts américains décident le

(*No. 2*)²; *R. v. Cardinal*³; *R. v. Jessamine*⁴; *R. v. Mathews*⁵; *R. v. Cracknell*⁶; *R. v. Harrop*⁷; *R. v. O.*⁸

Just as there is a lack of unanimity on the meaning to be ascribed to the word "wrong", so is there variance of opinion on whether the insanity defence is extended or narrowed by departing from the view that "wrong" means contrary to law. In most cases, it will make little difference, for in serious crime the legal standard and society's moral judgment are not likely to differ. It would be a rare occasion on which an accused would consider that, in killing, his act was legally wrong but right according to the ordinary standards of reasonable men. "Moral wrong" is not to be judged by the personal standards of the offender but by his awareness that society regards the act as wrong. Society's moral judgment may well be identical with the legal standard, but such is not inevitably the case. An offender may know that it is legally wrong to kill but do so in the belief that it is in response to a divine order and therefore not morally wrong. The legal and the moral do not always coincide.

The law of insanity, as it relates to criminal responsibility at the time of committing an offence, is derived from rules laid down by the English judges in 1843 following the acquittal, on the grounds of insanity, of one M'Naghten, charged with murdering the Secretary to Sir Robert Peel (*M'Naghten's Case*⁹). Although our law is now statutory it rests heavily upon what has come to be referred to as the *M'Naghten* rules. The *M'Naghten* rules speak of not knowing "he was doing what was wrong"; our *Criminal Code* s. 16(2) speaks of being *incapable* of "knowing that

contraire. Au Canada, la jurisprudence est divisée: *R. v. Riel (n° 2)*²; *R. v. Cardinal*³; *R. v. Jessamine*⁴; *R. v. Mathews*⁵; *R. v. Cracknell*⁶; *R. v. Harrop*⁷; *R. v. O.*⁸

Il n'y a pas d'unanimité sur le sens à donner au terme «mauvais», mais on ne s'entend pas non plus pour dire si l'on se trouve à élargir ou à restreindre la défense d'aliénation mentale en décidant que «mauvais» ne veut pas dire contraire à la loi. Dans la plupart des cas, cela ne change pas grand chose, car dans les cas de crimes graves, la norme légale et le jugement moral de la société sont peu susceptibles de diverger. Il serait bien extraordinaire qu'une personne accusée de meurtre considère son acte illégal mais conforme aux principes ordinaires des gens raisonnables. Un acte n'est pas «moralement mauvais» parce que le contrevenant le juge tel d'après ses critères personnels, mais parce qu'il sait que la société le considère mauvais. Le jugement moral de la société peut bien concorder avec le critère établi par la loi, mais ce n'est pas nécessairement le cas. L'auteur d'un meurtre peut savoir que la loi interdit de tuer, mais y passer outre en croyant agir en conformité d'une ordonnance divine et donc sans encourir de responsabilité morale. Il n'y a pas toujours concordance entre ce qui est permis aux yeux de la loi et ce qui l'est sur le plan moral.

Le droit relatif à l'aliénation mentale, en particulier ses effets en matière de responsabilité criminelle, est tiré des règles établies par les juges anglais en 1843 suivant l'acquiescement, pour des motifs d'aliénation mentale, d'un certain M'Naghten, accusé du meurtre du secrétaire de sir Robert Peel (*M'Naghten's Case*⁹). Même si notre droit est maintenant statuaire, il repose en grande partie sur ce qu'on a convenu d'appeler les règles *M'Naghten*. Il y est question de la personne qui ne sait pas [TRADUCTION] «que ses actes sont mauvais»; au par. (2) de l'art. 16 de notre *Code*

² (1885), 1 Terr. L.R. 23 (Man. Q.B. *en banc*), aff'd. 10 App. Cas. 675 (P.C.).

³ (1953), 10 W.W.R. (N.S.) 403 (Alta. C.A.).

⁴ (1912), 19 C.C.C. 214 (Ont. C.A.).

⁵ (1953), 9 W.W.R. (N.S.) 649 (B.C.C.A.).

⁶ [1931] O.R. 634 (C.A.).

⁷ (1940), 74 C.C.C. 228 (Man. C.A.).

⁸ (1959), 3 Crim. L.Q. 151 (Ont. H.C.).

⁹ (1843), 10 Cl. & F. 200, 8 E.R. 718.

² (1885), 1 Terr. L.R. 23 (Q.B. Man. *en banc*), confirmé 10 App. Cas. 675 (C.P.).

³ (1953), 10 W.W.R. (N.S.) 403 (Alta. C.A.).

⁴ (1912), 19 C.C.C. 214 (C.A. Ont.).

⁵ (1953), 9 W.W.R. (N.S.) 649 (B.C.C.A.).

⁶ [1931] O.R. 634 (C.A.).

⁷ (1940), 74 C.C.C. 228 (Man. C.A.).

⁸ (1959), 3 Crim. L.Q. 151 (Ont. H.C.).

⁹ (1843), 10 Cl. & F. 200, 8 E.R. 718.

an act or omission is wrong.” The concern then is with the interpretation to be given to s. 16(2) of the *Criminal Code* and specifically the meaning of “wrong” therein. Section 16(1) provides that no person shall be convicted of an offence in respect to an act or omission on his part while he was insane. Section 16(2) then goes on to say:

(2) For the purposes of this section a person is insane when he is in a state of natural imbecility or has disease of the mind to an extent that renders him incapable of appreciating the nature and quality of an act or omission or of knowing that an act or omission is wrong.

Although our immediate concern is with the word wrong, the wording of s. 16(2) makes it clear that the section is primarily concerned with mental disease and incapacity resulting therefrom. It is the thinking process of the accused, as opposed to his actual knowledge of wrongness, that should be the focus of inquiry in the defence of insanity. The question is not whether the accused knew that the act was wrong but whether he was capable of knowing it was wrong. Was he capable of comprehending that which militated to make the act wrong? Mr. Justice Stephen in *History of the Criminal Law of England*, vol. 2 (1883) at p. 163 poses this question: “Was he deprived by disease affecting the mind of the power of passing a rational judgment on the moral character of the act which he meant to do?” In applying s. 16(2), one must delve into the thought process of the accused, coherence, logic, rationality, rather than merely his knowledge of the wrongness of the particular act. Has disease of the mind so affected the capacity of the accused to make a moral choice that he is unable to discern between what is right and what is wrong? Attention must then be directed to the last word of s. 16(2), the word “wrong”. The inquiry must be as to whether Parliament intended the word to be construed in what one might call the popular sense of “wrong” or in the sense of “contrary to law” or “illegal”. Is there any compelling reason for giving the word “wrong” other than the common and ordinary meaning of the word?

criminel, on parle de la personne *incapable* de «savoir qu’un acte ou une omission est mauvais». Il s’agit donc de savoir quelle interprétation donner au par. (2) de l’art. 16 du *Code criminel* et plus précisément au mot «mauvais» qui s’y trouve. Le paragraphe (1) de cet article porte que «nul ne doit être déclaré coupable d’une infraction à l’égard d’un acte ou d’une omission de sa part alors qu’il était aliéné». Le paragraphe (2) continue dans les termes suivants:

(2) Aux fins du présent article, une personne est aliénée lorsqu’elle est dans un état d’imbécillité naturelle ou atteinte de maladie mentale à un point qui la rend incapable de juger la nature et la qualité d’un acte ou d’une omission, ou de savoir qu’un acte ou une omission est mauvais.

Bien que ce qui nous intéresse plus particulièrement soit le sens du mot «mauvais», l’art. 16, lui, comme cela ressort nettement du par. (2), s’intéresse surtout à la maladie mentale et à l’incapacité qui en résulte. C’est le processus mental de l’accusé, plutôt que sa connaissance objective de ce qui est mauvais, qu’il faut chercher à établir lorsqu’on invoque l’aliénation mentale. La question n’est pas de savoir si l’accusé savait que l’acte était mauvais mais plutôt s’il était capable de le savoir. Était-il capable de comprendre ce qui rendait l’acte mauvais? Le juge Stephen, dans *History of the Criminal Law of England*, vol. 2 (1883), à la p. 163, pose la question suivante: [TRADUCTION] «Une maladie affectant la raison l’empêchait-il de passer un jugement rationnel sur le caractère moral de l’acte qu’il entendait accomplir?» Pour appliquer l’art. 16(2), il ne suffit pas de se demander si l’accusé savait que l’acte était mauvais, il faut aussi examiner en profondeur le processus mental de l’accusé, sa cohérence, sa logique, sa faculté de raisonner. Une maladie mentale a-t-elle porté atteinte à la capacité de l’accusé de faire un choix moral au point de le rendre incapable de distinguer le bien du mal? Il faut donc s’arrêter au dernier mot du par. (2) de l’art. 16, soit le mot «mauvais». Il faut ensuite se demander si le Parlement a voulu que le mot «mauvais» s’entende dans son sens, disons, familier ou dans le sens de «contraire à la loi» ou «illégal». Existe-t-il une raison impérative de donner au mot «mauvais» un sens autre que son sens courant et ordinaire?

Before considering the authorities it would be well, I think, to have regard to the internal structure of the *Criminal Code*. Accepted legal authorities respecting statutory construction confirm the validity of construing one part of a statute by reference to another part of the same statute. If Parliament had intended "wrong" to mean "contrary to law", one might expect use of the word "unlawful", which is used in sections of the *Code* dealing with assembly (s. 64), riots (s. 65), drilling (s. 71), and solemnization of marriage (s. 258) or, possibly the word "illegal", which is used in s. 215(4) of the *Code* dealing with arrests.

The French version of s. 16(2) uses the word "mauvais" for the word "wrong" appearing in the English version. *Harrap's New Shorter French and English Dictionary* contains a rather lengthy definition of "mauvais" which commences with "evil, ill (thought, omen, etc.); bad, wicked (person)" and continues through many uses of the word, none of which suggest the sense of "contrary to law".

If one turns then to s. 13 of the *Code* dealing with the criminal responsibility of children between the ages of seven years and 13 years, one finds a provision the structure of which parallels s. 16(2). It reads:

13. No person shall be convicted of an offence in respect of an act or omission on his part while he was seven years of age or more, but under the age of fourteen years, unless he was competent to know the nature and consequences of his conduct and to appreciate that it was wrong.

A child of seven years of age might know the difference between "right" and "wrong" in a moral sense but it seems highly unlikely that a child of tender years would think in terms of "contrary to law". The effect of s. 13 is to relieve certain children of criminal responsibility because they, like the insane, do not have the capacity to comprehend the moral implications of their harmful acts. Anthony Platt and Bernard L. Diamond, in a scholarly and helpful article entitled, "The Origins of the 'Right and Wrong' Test of Criminal Responsibility and Its Subsequent Development in

Avant d'examiner la jurisprudence, il y aurait lieu, me semble-t-il, de prendre en considération la structure interne du *Code criminel*. La jurisprudence en matière d'interprétation des lois confirme qu'on peut valablement interpréter une partie d'une loi en tenant compte d'autres parties. Si le Parlement avait voulu donner au terme «mauvais» le sens de «contraire à la loi», il aurait vraisemblablement utilisé le terme «illégal», que l'on trouve dans les articles du *Code* relatif aux attroupements (art. 64), aux émeutes (art. 65), aux exercices (art. 71), à la célébration du mariage (art. 258) et aux arrestations (art. 215(4)).

Dans la version française de l'art. 16(2), c'est le mot «mauvais» qui correspond au mot «wrong» de la version anglaise. Le *Harrap's New Shorter French and English Dictionary* donne une définition assez longue de «mauvais», qui commence par les mots «evil, ill» (funeste, pernicieux) (dans le cas d'une pensée, d'un présage, etc.); «bad, wicked» (méchant, détestable) (dans le cas d'une personne), pour ensuite donner un grand nombre d'autres acceptions du mot, mais jamais celle de «contraire à la loi».

Si l'on examine l'art. 13 du *Code*, qui traite de la responsabilité criminelle des enfants de sept à treize ans, on constate que la structure de cette disposition peut être mise en parallèle avec l'art. 16(2). Elle est rédigée de la façon suivante:

13. Nul ne doit être déclaré coupable d'une infraction à l'égard d'un acte ou d'une omission de sa part lorsqu'il était âgé de sept ans ou plus, mais de moins de quatorze ans, à moins qu'il ne fût en état de comprendre la nature et les conséquences de sa conduite et de juger qu'il agissait mal.

Un enfant de sept ans peut connaître la différence entre le «bien» et le «mal» au sens moral mais il est peu probable qu'un jeune enfant envisagerait la question au sens de «contraire à la loi». L'effet de l'art. 13 est d'exonérer à l'avance certains enfants de toute responsabilité criminelle parce que, comme les aliénés, ils ne peuvent pas comprendre les implications morales de leurs actes préjudiciables. Anthony Platt et Bernard L. Diamond, dans un article aussi savant qu'utile intitulé «The Origins of the 'Right and Wrong' Test of Criminal Responsibility and Its Subsequent De-

the United States: An Historical Survey", (1966), 54 Calif. L. Rev. 1227, observe that the criminal law generally perceived the insane person as resembling a young child in terms of his moral development and cognitive abilities and that as long ago as the year 1581, an Elizabethan writer, Lambard, wrote (p. 1234):

"If a mad man or a naturall foole, or a lunatike in the time of his lunacie, or a childe y apparantly *hath no knowledge of good nor evil*, do kil a ma, this is no felonious acte, nor any thing forfeited by it . . . for they cannot be said to have any understanding wil."

(Emphasis added.)

In 1728 Wood, *An Institute of the Laws of England*, wrote, p. 339:

"But those that are to be esteemed guilty of any offences must have the use of their reason, and be at their own disposal or liberty. For those that want reason to distinguish betwixt good and evil (as infants under the age of discretion (viz.), under the age of fourteen years, ideots, lunaticks etc.) ought not to be prosecuted for any crime."

Four years earlier, in *R. v. Arnold*¹⁰, at p. 765, the jury was instructed that the defendant was not to be held insane if he "was able to distinguish whether he was doing good or evil". The authors of the article to which I have referred, after citing *R. v. Arnold*, continue (p. 1236):

The same test was used in *Rex v. Ferrer* (1760), *Parker's Case* (1812), *Bellingham's Case* (1812), *Rex v. Bowler* (1812), *Martin's Case* (1829), *Offord's Case* (1831), and *Oxford's Case* (1840). The "good and evil" test was momentarily abandoned in *Hadfield's Case* (1800) as a result of the brilliance and oratory of the defense counsel, Thomas Erskine, but this decision had no lasting effect on the rules of criminal responsibility for the insane. By the time M'Naghten was tried for the murder of Edward Drummond in 1843, the earlier test of responsibility had been re-established.

¹⁰ (1724), 16 St. Tr. 695.

velopment in the United States: An Historical Survey", (1966), 54 Calif. L. Rev. 1227, font observer que le droit pénal a assimilé de façon générale l'aliéné à un jeune enfant en ce qui concerne son développement moral et ses facultés cognitives, signalant que déjà en 1581 Lambard, un auteur de l'époque élisabéthaine, écrivait (à la p. 1234):

[TRADUCTION] «Si un fou, un faible d'esprit ou une personne en proie à la démence ou un enfant qui ne semble pas *distinguer le bien et le mal*, tue une personne, il ne s'agit pas d'un crime, et aucune peine ne peut être imposée . . . car on ne peut dire qu'ils soient capables de discernement.»

(Les italiques sont de moi.)

En 1728, Wood, à la p. 339 d'un ouvrage intitulé *An Institute of the Laws of England*, écrit ce qui suit:

[TRADUCTION] «Mais ne pourra être jugé coupable d'une infraction que celui qui a l'usage de sa raison et qui a agi sans contrainte. Car il ne faut pas poursuivre pour quelque crime que ce soit ceux qui ne peuvent faire la distinction entre le bien et le mal (comme les enfants qui n'ont pas atteint l'âge de raison, soit l'âge de quatorze ans, les imbéciles et les aliénés mentaux, etc.).»

Quatre ans plus tôt, dans *R. v. Arnold*¹⁰, à la p. 765, le jury avait reçu la directive de ne pas tenir le défendeur pour aliéné s'il [TRADUCTION] «était capable de se rendre compte que ce qu'il faisait était bien ou mal». Les auteurs de cet article après avoir cité *R. v. Arnold*, ont ajouté (à la p. 1236):

[TRADUCTION] Le même critère a été utilisé dans *Rex v. Ferrer* (1760), *Parker's Case* (1812), *Bellingham's Case* (1812), *Rex v. Bowler* (1812), *Martin's Case* (1829), *Offord's Case* (1831), et *Oxford's Case* (1840). Si l'on a momentanément abandonné le critère du «bien et du mal» dans l'affaire *Hadfield* (1800), c'est en raison seulement de l'éloquence et de la grande habileté de l'avocat de la défense, Thomas Erskine, mais cette décision n'a pas eu d'effet durable sur les règles de responsabilité criminelle des aliénés. Lorsque M'Naghten a subi son procès pour le meurtre d'Edward Drummond en 1843, l'ancien critère de responsabilité avait déjà été rétabli.

¹⁰ (1724), 16 St. Tr. 695.

In *Bellingham's Case*¹¹, a murder case, Sir James Mansfield C.J. instructed the jury that "the single question was, whether, at the time this act was committed, (the defendant) . . . possessed a sufficient understanding to distinguish good from evil, right from wrong". The interrelationship of the rules affecting criminal responsibility of children and of insane persons, the historical development of the "right and wrong" test, and the M'Naghten Rules are canvassed in detail by the authors who conclude their article with these two paragraphs (p. 1258):

The evolution of the "right and wrong" test of criminal responsibility can be traced from Hebrew law, Greek moral philosophy, Roman law, the literature of the Church in the Middle Ages, and English common law to its final elaboration in American case law. There is substantial evidence to suggest that the role of the child, as a prospective member of adult society, was an expedient and ideologically meaningful reference for rules of criminal responsibility for the insane criminal offender. The "right and wrong" test was used in England to determine the criminal capacity of children as early as the fourteenth century and of the insane probably by the seventeenth century. It has been used widely in the United States for both children and the insane since 1800.

It is clear that the "right and wrong" test of criminal responsibility did not arise in 1843, either in England or in the United States. The "knowledge of right and wrong" test, in the form of its earlier synonym ("knowledge of good and evil"), is traceable to the *Book of Genesis*. The famous M'Naghten trial of 1843 and the subsequent opinion of the judges provided only the name, "M'Naghten Rule." The essential concept and phraseology of the rule were already ancient and thoroughly embedded in the law.

Goldstein, *The Insanity Defence* (1967), writes to the same effect (p. 10):

By the end of the eighteenth century, the insane were viewed by the criminal law much as they are today. The formula then prevalent described them as persons who lacked the capacity to choose between good and evil.

Dans l'affaire *Bellingham*¹¹, une affaire de meurtre, le juge en chef sir James Mansfield a donné au jury les directives suivantes: [TRADUCTION] «la seule question est de savoir si, au moment où cet acte a été commis, (le défendeur) . . . était capable de distinguer le bien du mal». Les auteurs susdits font de façon détaillée la revue de l'interdépendance des règles relatives à la responsabilité criminelle des enfants et des aliénés, de l'évolution historique du critère du «bien et du mal», et des règles M'Naghten. Leur article se termine par les deux paragraphes suivants (à la p. 1258):

[TRADUCTION] On peut retracer l'évolution du critère du «bien et du mal» en matière de responsabilité criminelle dans la loi hébraïque, la philosophie morale grecque, le droit romain, les écrits de l'Église au moyen âge et la *common law* anglaise jusqu'à la forme qu'il a prise dans la jurisprudence américaine. Il semble bien que le rôle de l'enfant, en tant que futur membre de la société adulte, s'est révélé être un élément de comparaison utile et significatif sur le plan idéologique pour établir les règles de la responsabilité criminelle des personnes atteintes d'aliénation mentale qui commettent un crime. En Angleterre, le critère du «bien et du mal» était déjà utilisé au quatorzième siècle pour établir la responsabilité criminelle des enfants et au dix-septième siècle probablement pour déterminer celle des aliénés. Ce critère est largement utilisé aux États-Unis depuis 1800 pour établir la responsabilité à la fois des enfants et des aliénés.

Il est évident que le critère du «bien et du mal» pour établir la responsabilité criminelle n'a pas été inventé en 1843, que ce soit en Angleterre ou aux États-Unis. La «connaissance du bien et du mal» remonte au *Livre de la Genèse*. Le célèbre procès M'Naghten de 1843 et les opinions exprimées par les juges dans cette affaire ont seulement baptisé la règle M'Naghten. Le concept essentiel et la phraséologie de la règle étaient déjà anciens et solidement enracinés dans le droit.

Dans *The Insanity Defence* (1967), Goldstein s'exprime dans le même sens (à la p. 10):

[TRADUCTION] Déjà à la fin du dix-huitième siècle, le droit pénal traitait l'aliéné à peu près comme il le fait aujourd'hui. La formule qui prévalait à cette époque décrivait l'aliéné comme une personne qui n'avait pas la capacité de choisir entre le bien et le mal.

¹¹ (1812) 1 Collinson on Lunatics 636.

¹¹ (1812) 1 Collinson on Lunatics 636.

It was within this background that the judges in *M'Naghten's Case* gave answer to the prolix questions which were asked as to the extent to which a person accused of crime would be relieved of criminal responsibility by virtue of mental disease, and the answer was, in substance, that he is accountable if he knew what he was doing when he committed the crime. The language of *M'Naghten* tells jurors (p. 210 (Cl. & F.); p. 722 (E.R.)):

... that every man is to be presumed to be sane, and ... that to establish a defence on the ground of insanity, it must be clearly proved that, at the time of the committing of the act, the party accused was labouring under such a defect of reason, from disease of the mind, as not to know the nature and quality of the act he was doing; or if he did know it, that he did not know he was doing what was wrong.

M'Naghten emphasizes knowledge, exempting from criminal consequences those suffering from serious cognitive impairment as a result of disease of the mind. The *M'Naghten* judges said that a person is punishable "if he knew at the time of committing such crime that he was acting contrary to law; by which expression we understand Your Lordships to mean the law of the land." (p. 210 (Cl. & F.); p. 722 (E.R.)).

If the judges had stopped there, we would at least know their attitude to the question whether "wrong" meant moral or legal wrong. The second paragraph in the opinion reads, however (p. 210 (Cl. & F.); p. 723 (E.R.)):

If the question were to be put as to the knowledge of the accused solely and exclusively with reference to the law of the land, it might tend to confound the jury, by inducing them to believe that an actual knowledge of the law of the land was essential in order to lead to a conviction; whereas the law is administered on the principle that every one must be taken conclusively to know it, without proof that he does know it. If the accused was conscious that the act was at the same time contrary to the law of the land, he is punishable ...

The concluding sentence draws a clear distinction between (i) knowledge that the act was contrary to the law of the land and (ii) knowledge that the act was one which the accused knew he ought not to do.

C'est dans ce contexte que les juges dans l'affaire *M'Naghten* ont répondu aux questions prolixes qu'on leur posait sur la question de la responsabilité criminelle d'une personne atteinte d'aliénation mentale; la réponse, en substance, est qu'elle est responsable si elle savait ce qu'elle faisait quand elle a commis le crime. Voici ce que l'arrêt *M'Naghten* dit aux jurés (p. 210 (Cl. & F.); p. 722 (E.R.)):

[TRADUCTION] ... que tout homme doit être présumé sain d'esprit et ... que, pour faire valoir l'aliénation mentale comme moyen de défense, il faut prouver clairement qu'au moment où l'acte a été commis, l'accusé souffrait d'une imperfection de la raison, due à une maladie mentale, telle qu'il ignorait la nature et la qualité de l'acte par lui commis, ou s'il les connaissait, telle qu'il ignorait que ce qu'il faisait était mauvais.

Dans *M'Naghten*, on s'attache à la connaissance, exonérant des conséquences d'un acte criminel ceux qui souffrent de troubles cognitifs graves par suite d'une maladie mentale. Les juges dans cette affaire ont déclaré que l'accusé était passible d'une peine [TRADUCTION] «s'il savait au moment dudit crime qu'il agissait en contravention avec la loi, et nous supposons que, par ce terme, vos Seigneuries veulent dire la loi du pays.» (p. 210 (Cl. & F.); p. 722 (E.R.)).

Si les juges s'étaient arrêtés là, nous saurions au moins ce qu'ils entendaient par le mot «mauvais», moralement mauvais ou légalement mauvais. Le deuxième paragraphe ajoute toutefois (p. 210 (Cl. & F.); p. 723 (E.R.)):

[TRADUCTION] S'il fallait poser la question de la connaissance de l'accusé simplement et exclusivement en fonction de la loi du pays, cela pourrait jeter le jury dans la confusion en le portant à croire qu'une connaissance réelle de la loi du pays est indispensable pour entraîner une condamnation; alors que l'application de la loi repose sur le principe que chacun est présumé connaître la loi sans preuve de sa connaissance de fait. Si l'accusé sentait que l'acte était une chose qu'il ne devait pas accomplir, et si cet acte était en même temps contraire à la loi du pays, il est punissable ...

La dernière phrase établit une distinction claire entre (i) la connaissance du fait que l'acte était contraire à la loi du pays et (ii) la connaissance du fait que l'acte était une chose que l'accusé savait interdite.

The leading authorities cited in support of the position that "wrong" means "wrong in law" are *R. v. Codere*¹² and *R. v. Windle*¹³ which purported to follow *Codere's* case. In *Codere*, a young Canadian officer committed a brutal and senseless murder, the plans for which he had openly discussed with other soldiers. It was conceded by counsel for the accused that *Codere* must have known that the act he committed was punishable by law, but it was contended that that in itself was not enough to show that he was not insane. *Codere*, it was argued, should be judged "by the standard which he believes is that of the majority of reasonable men . . . it would probably be sufficient to render him punishable if he knew . . . that the act would be condemned and regarded as wrong by his fellow-creatures." Lord Reading, in dismissing the application for leave to appeal, stated that "the standard to be applied is whether according to the ordinary standard adopted by reasonable men the act was right or wrong." These words seem to leave no room for doubt that, in the opinion of Lord Reading as so expressed, "wrong" meant wrong according to generally accepted societal standards and not wrong according to law. He observed however, without elaborating, that "the question of the distinction between morally and legally wrong opens wide doors" and went on to say (p. 27):

In a case of this kind, namely, killing, it does not seem debateable [sic] that the appellant could have thought that the act was not morally wrong, judged by the ordinary standards, when the act is punishable by law, and is known by him to be punishable by law.

In the cited passage, his Lordship used the words "in a case of this kind" and in a later passage prefaced his remarks with "in this case", viz. (pp. 27-28):

. . . in this case there can be no room for doubt; once it is clear that the appellant knew that the act was wrong in law, then he was doing an act which he was conscious he ought not to do, and as it was against the law, it was punishable by law.

¹² (1916), 12 Cr. App. R. 21.

¹³ [1952] 2 All E.R. 1, [1952] 2 Q.B. 826.

Les décisions les plus importantes citées à l'appui de la prétention que «mauvais» veut dire «mauvais en droit» sont *R. v. Codere*¹² et *R. v. Windle*¹³ (dans cette dernière, les juges disaient suivre l'arrêt *Codere*). Dans *Codere*, un jeune officier canadien avait commis sans raison un meurtre brutal, après avoir ouvertement discuté de son projet avec d'autres soldats. L'avocat de l'accusé a reconnu que *Codere* devait savoir que l'acte qu'il commettait était punissable en vertu de la loi, mais il a fait valoir que cela n'était pas suffisant en soi pour établir que *Codere* ne souffrait pas d'aliénation mentale. Il faut le juger, a-t-on prétendu, [TRADUCTION] «en fonction des principes qu'il croit être ceux de la majorité des gens raisonnables . . . pour qu'il soit punissable, il suffirait probablement qu'il ait su . . . que l'acte serait condamné et considéré comme mauvais par ses contemporains». Lord Reading, en rejetant la demande d'autorisation d'appel, a déclaré que [TRADUCTION] «la norme à appliquer est celle de savoir si, selon les principes ordinaires adoptés par des gens raisonnables, l'acte est bon ou mauvais». Ces mots indiquent indubitablement que, selon lord Reading, «mauvais» veut dire mauvais selon les normes sociales généralement acceptées et non mauvais selon la loi. Il a toutefois signalé, mais sans entrer dans les détails, que [TRADUCTION] «la question de la distinction à faire entre ce qui est mauvais moralement et ce qui l'est légalement ouvre bien des possibilités», pour ensuite déclarer (à la p. 27):

[TRADUCTION] Dans une affaire de ce genre, une affaire de meurtre, on ne peut alléguer que l'appelant a pu croire que l'acte n'était pas moralement mauvais, selon les principes ordinaires, alors que l'acte est punissable d'après la loi et que l'appelant le savait.

Dans l'extrait précité, sa Seigneurie emploie les mots «dans une affaire de ce genre»; un peu plus loin, elle emploie l'expression «dans la présente affaire» (aux pp. 27 et 28):

[TRADUCTION] . . . dans la présente affaire, il n'y a pas de doute possible; une fois établi que l'appelant savait que l'acte était mauvais en droit, il faisait quelque chose qu'il savait interdit. Comme cet acte était contraire à la loi, il était en conséquence punissable.

¹² (1916), 12 Cr. App. R. 21.

¹³ [1952] 2 All E.R. 1, [1952] 2 Q.B. 826.

The judgment might be said to lack something in clarity. If his Lordship is saying that on the facts of the particular case before him there was no distinction possible between morally wrong and legally wrong, then the judgment is understandable. If some broader enunciation of the law was intended, then difficulties appear. One is told that the standard to be applied is whether according to the ordinary standard adopted by reasonable men the act was right or wrong and that the distinction between morally wrong and legally wrong opens wide doors. These statements acknowledge that "wrong" in the *M'Naghten* rules can mean more than "contrary to law." In the other passages cited, his Lordship holds that if Codere knew his act was wrong in law then he was doing an act which he was conscious he ought not to do. This would seem to equate legally wrong with morally wrong, which is not readily reconciled with the reference to wide doors. If it were intended to convey that the greater will always embrace the lesser, and knowledge of legal wrong will always connote knowledge of moral wrong, then, with the greatest respect, I would disagree. As I have earlier indicated, such will usually be true but it is not difficult to envisage a child or an insane person who, by reason of infancy or disease of the mind, is without knowledge of law and legal proscriptions but is aware that killing is morally wrong "according to ordinary accepted standards of reasonable men."

In *R. v. Windle, supra*, the accused was charged with poisoning his wife with an overdose of aspirin. The medical evidence on behalf of the accused was slight. The accused had told the police that he supposed he would be hanged for his act. He was therefore aware that his act was contrary to law. The trial judge, Devlin J., withdrew the issue of insanity from the jury. On the appeal, counsel took the point that the mere fact that the accused knew that what he was doing was forbidden by law was not conclusive on the issue of insanity. Counsel contented, relying upon Lord Reading's statement in *Codere* that "wrong" meant "morally wrong according to the ordinary accepted standards of reasonable men." The appeal was dismissed. It was

Le jugement n'est peut-être pas très clair. Si sa Seigneurie dit que, étant donné les faits de l'affaire qui lui était soumise, il n'y avait pas de distinction possible entre ce qui est moralement mauvais et ce qui l'est légalement, le jugement se comprend. Mais si l'on visait à faire un énoncé plus général du droit, des difficultés surgissent. On nous dit en effet que la norme à appliquer est celle de savoir si, d'après les principes ordinaires adoptés par les gens raisonnables, l'acte est bon ou mauvais et on ajoute que la distinction à faire entre ce qui est mauvais moralement et ce qui l'est légalement ouvre bien des possibilités. On reconnaît ainsi que «mauvais», dans les règles *M'Naghten*, peut vouloir dire plus que «contraire à la loi». Dans les autres extraits cités, sa Seigneurie affirme que si Codere savait que son acte était mauvais en droit, il faisait quelque chose qu'il savait interdit. D'où il semblerait que légalement mauvais est synonyme de moralement mauvais, ce qu'on ne peut facilement concilier avec l'affirmation selon laquelle on ouvre bien des possibilités. Si l'on voulait dire par là que le plus grand englobe toujours le plus petit, et donc que la connaissance de ce qui est mauvais légalement emporte nécessairement celle de ce qui l'est moralement, très respectueusement, je ne suis pas d'accord. Comme je l'ai déjà indiqué, c'est généralement le cas, mais il n'est pas difficile d'imaginer un enfant ou un aliéné qui, en raison de son jeune âge ou d'une maladie mentale, ne connaît pas la loi ni les interdictions légales, mais sait que tuer est moralement mauvais «selon les principes ordinairement acceptés par les gens raisonnables».

Dans *R. v. Windle*, précité, l'accusé était inculpé d'avoir empoisonné sa femme en lui faisant absorber une forte quantité d'aspirine. La preuve médicale à la décharge de l'accusé était mince. Ce dernier avait dit à la police qu'il supposait qu'on le pendrait. Il savait donc que son acte était contraire à la loi. Le juge Devlin, juge du procès, a refusé de soumettre la question d'aliénation mentale au jury. En appel, l'avocat a soutenu que le simple fait que l'accusé sache que ce qu'il fait est interdit par la loi n'est pas une preuve concluante de sa santé mentale. Il a prétendu, en se fondant sur la déclaration de lord Reading dans *Codere*, que «mauvais» voulait dire «moralement mauvais selon les principes ordinairement acceptés par les gens raisonna-

held that knowledge of illegality concluded the matter. Lord Goddard went beyond what was required for the purposes of the judgment in stating that (p. 3):

... there is no doubt that the word "wrong" in the M'Naghten rules means contrary to law and does not have some vague meaning which may vary according to the opinion of different persons whether a particular act might or might not be justified.

and at p. 2:

Courts of law, however, can only distinguish between that which is in accordance with law and that which is contrary to law. ... The test must be whether an act is contrary to law.

With the greatest respect for those of contrary view, I do not think that *Windle's* case should be taken as authority for several reasons. The remarks of Lord Goddard were *obiter*: they seem to me, with deference, to proceed from a misreading of the M'Naghten rules and they entirely ignore the great body of earlier law which the High Court of Australia examined in rejecting *Windle* in *Stapleton v. The Queen*¹⁴. The law in 1843 dealt with insanity in terms of "rightness" and "wrongness" and good and evil. As Cardozo, J. stated in *People v. Schmidt*¹⁵, at p. 334:

There is nothing to justify the belief that the words right and wrong, when they became limited by M'Naghten's case to the right and wrong of the particular act, cast off their meaning as terms of morals, and became terms of pure legality.

This conclusion is approved by N. Morris in "Wrong in the M'Naghten Rules", (1953), 16 Mod. L. Rev. at p. 436. See also J. L. Montrose in (1954), 17 Mod. L. Rev. 383.

With the utmost respect, I have come to the conclusion, as did the High Court of Australia, that *Windle* was wrongly decided. The English law antedating *Windle* would suggest that if an accused believes his act to be right according to the ordinary standards of reasonable men he is entitled to be acquitted, even though he knew it to

bles». L'appel a été rejeté. On a décidé que la connaissance du caractère illégal de l'acte était concluante. Lord Goddard est allé plus loin qu'il n'était obligé de le faire aux fins du jugement lorsqu'il a déclaré que (à la p. 3):

[TRADUCTION] ... il n'y a pas de doute que le mot «mauvais» dans les règles M'Naghten veut dire contraire à la loi et n'a pas un sens vague qui peut varier selon l'opinion de diverses personnes sur la question de savoir si un acte donné est justifié ou non.

et à la p. 2:

[TRADUCTION] Les tribunaux, cependant, ne peuvent faire une distinction qu'entre ce qui est conforme à la loi et ce qui lui est contraire. ... Il s'agit donc de déterminer si l'acte est illégal.

Pour plusieurs raisons et avec le plus grand respect pour les partisans du point de vue contraire, je ne pense pas que l'arrêt *Windle* fasse autorité. Les observations de lord Goddard ont été faites en *obiter*: respectueusement, elles me semblent découler d'une mauvaise interprétation des règles M'Naghten et elles ne tiennent aucun compte de la très importante jurisprudence antérieure que la Haute Cour d'Australie a examinée lorsqu'elle a rejeté l'arrêt *Windle* dans *Stapleton v. The Queen*¹⁴. En 1843, la loi reliait déjà l'alinéation mentale aux notions de bien et de mal. Comme le déclarait le juge Cardozo dans *People v. Schmidt*¹⁵, à la p. 334:

[TRADUCTION] Rien ne justifie de croire que les mots bon et mauvais, à compter du moment où l'arrêt M'Naghten les a limités au caractère bon ou mauvais de l'acte en question, se sont départis de leur sens du point de vue moral pour devenir des termes purement légaux.

N. Morris approuve cette conclusion dans «Wrong in the M'Naghten Rules», (1953), 16 Mod. L. Rev., à la p. 436. Voir aussi J. L. Montrose à (1954), 17 Mod. L. Rev. 383.

Très respectueusement, je suis arrivé à la même conclusion que la Haute Cour d'Australie, que la décision dans *Windle* est erronée. D'après le droit anglais antérieur à *Windle*, il semblerait que si un accusé croit son acte bon d'après les principes ordinaires de gens raisonnables, il a le droit d'être acquitté, même s'il savait que l'acte était légal-

¹⁴ (1952), 86 C.L.R. 358.

¹⁵ (1915), 216 N.Y. 324.

¹⁴ (1952), 86 C.L.R. 358.

¹⁵ (1915), 216 N.Y. 324.

be legally wrong. As stated in Glanville Williams, *Criminal Law*, 2d ed., p. 492: "The earlier authorities had gone on moral wrong."

It is, I think, of utmost importance, as I have earlier indicated, to observe that the *M'Naghten* formulation focuses only on the cognitive element of the personality, *i.e.*, the ability to know right from wrong. The question is "Did the accused know it was wrong?" One is confined to the choice of legal wrong or moral wrong. Section 16(2) of our *Criminal Code*, however, does not speak in simplistic terms based solely upon a person's ability to know right from wrong. It speaks of "capacity" and the question then is "Was he capable of knowing that it was wrong?" It was the opinion of Stephens J. that a man cannot be said to know an act is wrong if through mental disorder he cannot think rationally of the reasons that to the sane person make the act wrong. This view was adopted by the High Court of Australia in *Stapleton*, *supra*, at p. 367, adopting as a correct statement of the law the following passage from Dixon J.'s jury charge in *R. v. Porter*¹⁶, at pp. 189-90:

"The question is whether he was able to appreciate the wrongness of the particular act he was doing at the particular time. Could this man be said to know in this sense whether his act was wrong if through a disease or defect or disorder of the mind he could not think rationally of the reasons which to ordinary people make that act right or wrong? If through the disordered condition of the mind he could not reason about the matter with a moderate degree of sense and composure it may be said that he could not know that what he was doing was wrong."

The same conclusion was reached by The Supreme Court of Ireland in *Doyle v. Council of the County of Wicklow*¹⁷. Strong and reasoned support for such approach will be found in Pope's *Law & Practice of Lunacy*, 2d ed., (1890), p. 385:

ment mauvais. Dans *Criminal Law*, 2^e éd., de Glanville Williams, à la p. 492, on précise que: [TRADUCTION] «La jurisprudence antérieure s'était fondée sur la notion de mauvais au sens moral».

Il est de la plus haute importance, me semble-t-il, comme je l'ai d'ailleurs déjà dit, de remarquer que le libellé de *M'Naghten* s'applique seulement à l'élément cognitif de la personnalité, c'est-à-dire la capacité de distinguer le bien du mal. La question posée est la suivante: [TRADUCTION] «La personne savait-elle qu'elle agissait mal?» Il faut alors choisir entre ce qui est mauvais légalement et ce qui l'est moralement. L'article 16(2) de notre *Code criminel* n'est toutefois pas rédigé en termes simplistes basés seulement sur l'aptitude d'une personne à distinguer le bien du mal. On y parle de «capacité» et la question devient: «Était-il capable de savoir que l'acte était mauvais?» Selon le juge Stephens, on ne peut dire qu'une personne sait qu'un acte est mauvais si, en raison de troubles mentaux, elle ne peut concevoir de façon rationnelle les motifs qui, pour la personne saine d'esprit, rendent l'acte mauvais. La Haute Cour d'Australie a adopté cette opinion dans *Stapleton*, précité, à la p. 367, où elle a jugé comme un énoncé correct du droit l'extrait suivant des directives du juge Dixon au jury dans *R. v. Porter*¹⁶, à la p. 189:

[TRADUCTION] «La question est de savoir s'il était capable de se rendre compte que l'acte donné était mauvais au moment où il l'accomplissait. Peut-on dire que cet homme savait, au sens susdit, que son acte était mauvais si, en raison d'une maladie, de désordre ou de troubles mentaux, il ne pouvait concevoir de façon rationnelle les motifs qui, pour les gens ordinaires, rendent cet acte bon ou mauvais? Si, en raison de son état mental, il ne pouvait raisonner sur la question avec un certain degré de bon sens et de calme, on peut dire qu'il ne pouvait savoir que ce qu'il faisait était mauvais.»

La Cour suprême de l'Irlande est arrivée à la même conclusion dans *Doyle v. Council of the County of Wicklow*¹⁷. On trouve par ailleurs une argumentation solide à l'appui de ce point de vue dans l'ouvrage de Pope intitulé *Law & Practice of Lunacy*, 2^e éd., (1890), à la p. 385:

¹⁶ (1933), 55 C.L.R. 182.

¹⁷ [1974] I.R. 55.

¹⁶ (1933), 55. C.L.R. 182.

¹⁷ [1974] I.R. 55.

Accordingly, in a reasonable system of law, that person only will be criminally responsible who, at the moment of committing a criminal act, is capable of remembering that the act is wrong, contrary to duty, and such as in any well-ordered society would subject the offender to punishment.

It is by a reference, such as this, to principles of general morality rather than to the enactments of positive law that the courts of this country have been content to test criminal responsibility in individual cases. That ignorance of the positive law cannot be pleaded as an excuse for crime, is a maxim necessary to the safety of society, and sufficiently near the truth for practical purpose. It would, therefore, be misleading to raise the issue of capacity or incapacity to know that a particular act is contrary to the law of the land. But a judge may, without fear of misleading, direct the jury that the accused is not responsible for his criminal acts if he has not the mental capacity to know that the particular act is wrong, or, in other words, if he cannot distinguish between right and wrong in regard to the particular act; and this is accordingly the form commonly adopted in practice.

The *Stapleton* formulation would properly exempt a mother who, though aware that killing is contrary to the law of the land, in religious ecstasy kills her child in the insane belief the voice of God has called upon her to offer a sacrifice and atonement; or a man like Hadfield (*Hadfield's Trial*¹⁸) who suffered from the delusion that the world was coming to an end and that he had been commissioned by God to save mankind by the sacrifice of himself. He knew the act of killing was contrary to law, indeed that he could be hanged for it. He therefore decided in response to his delusion to shoot the King in order to be hanged. Knowledge of the illegality of his act was the reason for doing it. In *R. v. Davis*¹⁹, a very mild, peaceable man, on friendly terms with his sister-in-law, attempted to cut her throat with a knife, later explaining to the police, "The man-in-the-moon told me to do it. I will have to commit murder, as I must be hanged."

The distinction between the statute law of Canada and the common law of England appears in the following passage from the *Report of the*

[TRANSLATION] En conséquence, dans un système juridique équitable, ne sera tenu criminellement responsable que la personne qui, au moment où elle commet un acte criminel, est capable de se rappeler que l'acte est mauvais, contraire à ses devoirs, et tel que dans toute société bien organisée, il rend son auteur passible d'une peine.

C'est en se reportant, comme on vient de le faire, à des principes de moralité générale plutôt qu'à la législation en vigueur que les tribunaux de ce pays ont cru bon d'établir l'existence d'une responsabilité criminelle dans chaque cas donné. L'impossibilité de plaider l'ignorance de la loi pour excuser un crime est nécessaire à la sécurité de la société et suffisamment près de la vérité pour être applicable en pratique. Il serait donc trompeur de soulever la question de la capacité ou de l'incapacité de savoir qu'un acte donné est contraire aux lois du pays. Mais un juge peut sans crainte d'induire le jury en erreur dire à celui-ci que l'accusé n'est pas responsable de ses actes criminels s'il n'a pas la capacité mentale de savoir que l'acte donné est mauvais ou, en d'autres mots, s'il ne peut distinguer entre bon et mauvais relativement à cet acte donné; c'est d'ailleurs ce qui se fait couramment en pratique.

La formulation adoptée dans *Stapleton* exonérerait à bon droit un mère qui, tout en sachant qu'il est contraire à la loi de tuer, tue son enfant dans une extase religieuse démentielle en croyant que la voix de Dieu lui a demandé d'offrir un sacrifice expiatoire; ou un individu comme Hadfield (*Hadfield's Trial*¹⁸) en proie à une hallucination que la fin du monde arrivait et qu'il avait été chargé par Dieu de sauver l'humanité en s'immolant. Il savait que l'acte de tuer est contraire à la loi et rend passible de la pendaison. Il a donc décidé, toujours en proie à cette hallucination, d'assassiner le roi de façon à être pendu. Il a précisément décidé d'accomplir cet acte car il en connaissait l'illégalité. Dans *R. v. Davis*¹⁹, un homme très doux et paisible, en bons termes avec sa belle-sœur, a essayé de l'égorger avec un couteau. Il a donné l'explication suivante à la police: [TRANSLATION] «L'homme-dans-la-lune m'a dit de le faire. Je dois commettre un meurtre, car il faut que je sois pendu.»

La différence entre le droit statutaire canadien et la *common law* anglaise ressort de l'extrait suivant du *Rapport de la Commission royale*

¹⁸ (1800), 27 St. Tr. 1281.

¹⁹ (1881), 14 Cox C.C. 563.

¹⁸ (1800), 27 St. Tr. 1281.

¹⁹ (1881), 14 Cox C.C. 563.

Royal Commission on the Law of Insanity as a Defence in Criminal Cases (1956), (The McRuer Report), p. 13:

The word "wrong" as used in section 16 of the Criminal Code has not yet been interpreted by the Supreme Court of Canada. The Ontario Court of Appeal ordered a new trial where the court was of the opinion that no reasonable jury could find that the accused was by reason of disease of the mind incapable of appreciating the nature and quality of the act and on the evidence has admitted that he knew the act was against the law but the court was of the view that the evidence of the psychiatrist, which tended to show that, although the accused knew the act was against the law, nevertheless by reason of disease of the mind he believed it was the right thing to do, was not properly put before the jury (*R. v. Laycock*, 104 Can. C.C. 274). The Alberta Court of Appeal would appear to restrict the word "wrong" to legally wrong, but it is clear from the judgment that it did not consider the effect of the statute law of Canada but was considering only the common law of England and applying the English law (*R. v. Cardinal*, (1953) 10 W.W.R. N.S. 403).

The Report also contains the following passage, p. 13:

Applying the provisions of the Interpretation Act, the word "wrong" must be given a broad meaning. We think it means wrong not only in the legal sense but something that would be condemned in the eyes of mankind.

Section 16(2) must be read *in toto*. One looks at capacity to reason and to reach rational decisions as to whether the act is morally wrong. If wrong simply means "illegal" this virtually forecloses any inquiry as to capacity. The question for the jury is whether mental illness so obstructed the thought processes of the accused as to make him incapable of knowing that his acts were morally wrong. The argument is sometimes advanced that a moral test favours the amoral offender and that the most favoured will be he who had rid himself of all moral compunction. This argument overlooks the factor of disease of the mind. If, as a result of disease of the mind, the offender has lost completely the ability to make moral distinctions and acts under an insane delusion, it can well be said that he should not be criminally accountable. Cardozo J. in *People v. Schmidt*, *supra*, dealt with the

chargée d'étudier la défense d'aliénation mentale en matière criminelle (1956), (Le Rapport McRuer), à la p. 13:

Le mot «*wrong*» (mauvais), tel qu'il est employé à l'article 16 du Code criminel, n'a pas encore été interprété par la Cour suprême du Canada. La Cour d'appel d'Ontario a ordonné un nouveau procès dans un cas où le tribunal était d'avis qu'aucun jury ne pouvait raisonnablement déclarer que l'accusé, à cause d'une affection mentale, ne pouvait juger la nature et la qualité de l'acte, et lorsque, devant la preuve, il avait admis avoir su que l'acte était contraire à la loi, mais que la déposition du psychiatre, selon le tribunal, n'avait pas été bien présentée au jury. D'après cette déposition, l'accusé, tout en sachant que l'acte était contraire à la loi, croyait, à cause d'une affection mentale, qu'il faisait ce qu'il devait faire. (*R. c. Laycock*, 104 Can. C.C. 274). La Cour d'appel d'Alberta semblerait restreindre le sens du mot «mauvais» à «contraire à la loi»; il est clair, cependant, d'après le jugement, qu'elle ne considérait pas l'effet du droit statutaire du Canada mais qu'elle tenait compte seulement de la *common law* d'Angleterre et qu'elle appliquait la loi anglaise. (*R. c. Cardinal*, (1953) 10 W.W.R. N.S. 403).

On trouve en outre l'extrait suivant, à la p. 13 du Rapport:

En appliquant la Loi d'interprétation, il faut accorder un sens large au mot «*wrong*». Nous croyons que ce mot signifie «mal» non seulement au sens juridique, mais qualifie une action que condamnerait la conscience de l'humanité.

Le paragraphe (2) de l'art. 16 doit être traité comme un tout. L'élément important, c'est la capacité de l'accusé de raisonner et d'arriver à des décisions rationnelles sur la question de savoir si l'acte est moralement mauvais. Si le mot mauvais veut dire simplement «illégal», on n'aurait à toute fin pratique pas à s'interroger sur la capacité. La question que doit se poser le jury est celle de savoir si la maladie mentale de l'accusé entravait son processus mental au point de le rendre incapable de savoir que ses actes étaient moralement mauvais. Certains prétendent qu'un critère fondé sur la notion de moralité favorise le criminel amoral et que se trouvent ainsi privilégiés ceux qui se sont débarrassés de tout scrupule. Cet argument ne tient pas compte du facteur que constitue la maladie mentale. Si, par suite d'une maladie mentale, le criminel est totalement incapable de discerne-

problem of those who know an act is illegal and yet do not find it wrong, in these words, p. 343:

It is not enough, to relieve from criminal liability, that the prisoner is morally depraved. . . It is not enough that he has views of right of wrong in variance with those that find expression in the law. The variance must have its origin in some disease of the mind.

For the foregoing reasons, I would hold that there was error in law in the direction given to the jury as to the meaning of the word "wrong" as used in s. 16(2) of the *Criminal Code*, in defining insanity and accordingly allow the appeal, quash the conviction, and direct a new trial.

The judgment of Martland, Judson, Ritchie, Pigeon and de Grandpré JJ. was delivered by

MARTLAND J.—This is an appeal, by leave, from the unanimous judgment of the Court of Appeal for British Columbia which had dismissed the appellant's appeal from his conviction for the non-capital murder of two persons. Leave to appeal was granted in respect of the following question of law:

Did the Court of Appeal err in holding that there had been no error in law in the direction given to the jury as to the meaning of the word "wrong", as used in s. 16, subs. (2), of the *Criminal Code*, in defining insanity?

The portions of s. 16 of the *Criminal Code* which are relevant to this appeal are as follows:

16. (1) No person shall be convicted of an offence in respect to an act or omission on his part while he was insane.

(2) For the purposes of this section a person is insane when he is in a state of natural imbecility or has disease of the mind to an extent that renders him incapable of appreciating the nature and quality of an act or omission or of knowing that an act or omission is wrong.

ment moral et agit sous l'empire du délire, on peut dire avec raison qu'il n'est pas criminellement responsable. Dans *People v. Schmidt*, précité, le juge Cardozo a traité du problème de ceux qui savent un acte illégal tout en estimant qu'il n'est pas mauvais. Le juge déclare ce qui suit, à la p. 343:

[TRADUCTION] Il ne suffit pas, pour l'exonérer de la responsabilité criminelle, que le prisonnier soit une personne dépravée . . . Il ne suffit pas qu'il ait une conception du bien et du mal qui diverge de celle exprimée dans la loi. La divergence doit être attribuable à une maladie mentale.

Pour les motifs susdits, je décide que les directives données au jury sur le sens du mot «mauvais» employé au par. (2) de l'art. 16 du *Code criminel* pour définir l'aliénation mentale sont entachées d'une erreur de droit et, en conséquence, je suis d'avis de faire droit au pourvoi, d'infirmer la déclaration de culpabilité et d'ordonner un nouveau procès.

Le jugement des juges Martland, Judson, Ritchie, Pigeon et de Grandpré a été rendu par

LE JUGE MARTLAND—Cet appel, interjeté avec l'autorisation de cette Cour, attaque l'arrêt unanime de la Cour d'appel de la Colombie-Britannique, qui avait rejeté l'appel interjeté par l'appellant. Ce dernier avait été déclaré coupable du meurtre non qualifié de deux personnes. Autorisation d'interjeter appel a été accordée relativement à la question de droit suivante:

La Cour d'appel a-t-elle commis une erreur en statuant qu'il n'y avait pas eu d'erreur en droit dans les directives données au jury sur la signification du mot «mauvais», tel qu'employé au par. (2) de l'art. 16, du *Code criminel*, en définissant l'aliénation mentale?

Les parties de l'art. 16 du *Code criminel* pertinentes au présent pourvoi portent que:

16. (1) Nul ne doit être déclaré coupable d'une infraction à l'égard d'un acte ou d'une omission de sa part alors qu'il était aliéné.

(2) Aux fins du présent article, une personne est aliénée lorsqu'elle est dans un état d'imbécillité naturelle ou atteinte de maladie mentale à un point qui la rend incapable de juger la nature et la qualité d'un acte ou d'une omission, ou de savoir qu'un acte ou une omission est mauvais.

(4) Every one shall, until the contrary is proved, be presumed to be and to have been sane.

When instructing the jury in respect of the defence of insanity, the learned trial judge said:

Now, the test of insanity which you must apply in this case is twofold. You first ask yourselves whether at the time of the offence the Accused knew the nature and the quality of the acts he was doing and if as a result of disease of the mind, he did not, that establishes insanity for the purpose of this trial. If, however, you find that the Accused did in fact cause the deaths of Barbara Jean Blum and Edward Julius Mernickle by unlawful acts and that he knew the nature and quality of his acts, you must then go further and you must decide whether he knew what he was doing was wrong; and, if you find that as a result of a disease of the mind he did not know he was doing wrong, then that establishes insanity.

When I use the word "wrong" that means wrong according to law, wrong in the sense the act was forbidden by law.

It is the contention of the appellant that the learned trial judge was in error in saying that "wrong" means wrong according to law, wrong in the sense that the act was forbidden by law. The submission is that the word "wrong" as used in s. 16(2) means contrary to the ordinary standard of reasonable men. It is argued that, even if an accused person, relying upon the defence of insanity, knew that his act was legally wrong, he would still be within the definition of insanity if he believed his action to be right according to the ordinary standard of reasonable men.

Although leave to appeal was granted on this question, a consideration of the relevant testimony discloses that there was no evidence adduced at trial which would show that if the appellant was capable of appreciating the nature and quality of his acts he nonetheless had a disease of the mind to an extent which rendered him incapable of knowing that his acts were wrong, whether that word be construed as meaning contrary to law, or as meaning contrary to the ordinary standards of reasonable men.

(4) Jusqu'à preuve du contraire, chacun est présumé être et avoir été sain d'esprit.

Lorsqu'il a donné ses directives au jury au sujet de l'aliénation mentale invoquée en défense, le savant juge du procès a déclaré:

[TRANSLATION] Le critère d'aliénation mentale que vous devez appliquer se scinde en deux. Demandez-vous d'abord si, au moment du crime, l'accusé connaissait la nature et la qualité de ses actes. Si, en raison d'une maladie mentale, il ne les connaissait pas, cela établit l'aliénation mentale aux fins du présent procès. Si, toutefois, vous arrivez à la conclusion que l'accusé a en fait causé la mort de Barbara Jean Blum et d'Edward Julius Mernickle par des actes illégaux dont il connaissait la nature et la qualité, vous devez alors aller plus loin et décider s'il savait que ce qu'il faisait était mauvais. Si vous arrivez à la conclusion qu'en raison d'une maladie mentale, il ne le savait pas, l'aliénation mentale est établie.

Par «mauvais», j'entends mauvais au sens de la loi, mauvais au sens de l'acte interdit par la loi.

L'appelant soutient que le savant juge du procès a commis une erreur en disant que «mauvais» veut dire mauvais au sens de la loi, mauvais au sens de l'acte interdit par la loi. Selon l'appelant, le mot «mauvais» employé à l'art. 16(2) veut dire contraire aux principes ordinaires des gens raisonnables. En outre, un accusé serait fondé à invoquer l'aliénation mentale même s'il savait que son acte était légalement mauvais, s'il le croyait bon selon les principes ordinaires des gens raisonnables.

Bien que l'autorisation d'interjeter appel ait été accordée sur cette question, il ressort de l'étude des témoignages pertinents qu'aucun élément de preuve soumis au procès n'établit que si l'appelant était capable de juger la nature et la qualité de ses actes, il souffrait quand même d'une maladie mentale à un point tel qu'il était incapable de savoir que ses actes étaient mauvais, qu'on donne à ce mot le sens de contraire à la loi ou celui de contraire aux principes ordinaires des gens raisonnables.

It is clear from the learned trial judge's address to the jury that the only contention made by counsel for the appellant was as to whether the appellant was capable of appreciating the nature and quality of his acts. After summarizing the submissions of defence counsel that on the evidence the jury should not be satisfied beyond a reasonable doubt that the accused was the killer, he went on to say:

If you do reach that conclusion, then Defence counsel submitted on the evidence you should conclude the Accused was suffering from a disease of the mind at the time and as a result did not appreciate the nature and consequences of his acts.

Consider the evidence of Dr. Klassen and Dr. Borschneck. They saw him shortly after he was apprehended. They examined him. He was not reacting to external stimuli. He appeared to be disoriented. They both concluded he was suffering from psychosis, that he had a disease of the mind, as a result of which he was not aware of the nature and consequences of his acts.

The appellant did not give evidence at the trial, and no medical witnesses were called on behalf of the defence. On the issue of insanity the appellant relied upon the evidence of two general practitioners called by the Crown. They had attended at the city gaol at the request of the police shortly after the appellant had been arrested because of the appellant's condition and conduct at that time.

The first of these, Dr. Borschneck, said, in direct examination, after describing his observation of the appellant and his conduct:

My, I felt that this patient was suffering from a severe form of mental illness. I believe that he was psychotic and, however, the basis of the psychosis I couldn't determine at that time. I felt that the psychosis could be caused by possibly a chemical, some drug or just a severe psychotic breakdown of fairly recent onset.

Q. You've, Doctor, you've used the word "psychosis" and "psychotic breakdown", could you define these two terms?

Il appert des directives données au jury par le savant juge de première instance que le seul point avancé par l'avocat de l'appellant était de savoir si celui-ci était capable de juger la nature et la qualité de ses actes. Après avoir résumé les prétentions de l'avocat de la défense selon lesquelles, compte tenu de la preuve, le jury ne pouvait pas être convaincu au-delà de tout doute raisonnable que l'accusé était le meurtrier, il a poursuivi en disant:

[TRADUCTION] Toutefois, si vous en arrivez à cette conclusion, l'avocat de la défense soutient que vous devez, d'après la preuve, conclure que l'accusé souffrait d'une maladie mentale au moment en question et ne pouvait donc juger la nature et les conséquences de ses actes.

Examinez le témoignage du Dr. Klassen et du Dr. Borschneck. Ils l'ont vu peu après son arrestation. Ils l'ont examiné. Il ne réagissait pas aux stimuli externes. Il semblait désorienté. Ils ont tous deux conclu qu'il souffrait de psychose, d'une maladie mentale, et que par conséquent il ne se rendait pas compte de la nature et des conséquences de ses actes.

L'appellant n'a pas témoigné au procès et la défense n'a cité aucun témoin versé dans le domaine médical. Sur la question de l'aliénation mentale, l'appellant s'est appuyé sur le témoignage de deux omnipraticiens cités par le ministère public. A la demande de la police, ils s'étaient rendus à la prison municipale, peu après l'arrestation de l'appellant, pour lui donner les soins requis par son état et sa conduite à ce moment-là.

Au cours de l'interrogatoire mené par l'avocat du ministère public, après avoir décrit ce qu'il avait observé chez l'appellant et la conduite de ce dernier, le premier de ces médecins, le Dr. Borschneck, a déclaré:

[TRADUCTION] Eh bien, il m'a semblé que c'était un cas grave de maladie mentale. Le patient m'a paru être psychotique; je n'ai toutefois pu déterminer à ce moment-là l'origine de la psychose. Il m'a semblé que la psychose était causée peut-être par un produit chimique ou des drogues ou simplement par une crise psychologique grave de date assez récente.

Q. Docteur, vous avez employé le terme «psychose» et l'expression «crise psychologique grave». Pouvez-vous nous en donner la définition?

A. A patient with psychosis, that is who is psychotic, is one who has lost touch with reality. He has no, he may, he may be disorientated as to time, place, person and, and he may be suffering from a large spectrum of different types of delusions.

Q. From your observations, did you form any opinion as to what, as to the onset of this psychosis as you called it?

A. I felt, having examined the man at this point, that it was of recent onset.

Q. And having formed this conclusion what did you do?

A. I signed a committal form.

On cross-examination he was asked the following questions and gave the following answers:

Q. Yes, and would you also say, Doctor, a person who was completely psychotic would be a person who would be incapable of appreciating the nature and quality of—of his surroundings?

A. Would you repeat that?

Q. All right. Would you say that a person who was completely psychotic would be a person who would be incapable—being out of touch with reality, being a person who was probably disorientated as to time and place—would he be a person who would be incapable of appreciating the nature and the quality of any acts that he might perform in that condition?

A. Yes.

Q. And that again would apply to Schwartz as you observed him at seven o'clock that evening?

A. Yes.

The second doctor, Dr. Klassen, also observed the appellant and formed the conclusion that he was psychotic. On cross-examination he gave the following answers to the following questions:

Q. Would it also be part of this term psychotic—psychosis, that a person in that condition would be incapable of appreciating the consequence of his actions?

A. Yes, that's true.

Q. I see, and I believe that the diagnosis which you made in this particular case was that Mr. Schwartz was completely psychotic, would that not be correct?

A. Yes, that's what I stated.

R. Un patient atteint de psychose, qui est donc psychotique, est celui qui a perdu contact avec la réalité. Il perd, il peut perdre la notion du temps et du lieu et ne reconnaît plus les gens, et il peut souffrir d'un large éventail de diverses formes d'hallucinations.

Q. A partir de vos observations, vous êtes-vous fait une opinion sur l'origine de ce que vous appelez la psychose de ce patient?

R. Après l'examen de ce dernier, j'en suis venu à la conclusion que la psychose était récente.

Q. Et qu'avez-vous fait alors?

R. Je l'ai fait hospitaliser.

Au cours de son contre-interrogatoire, on lui a posé les questions suivantes, auxquelles il a répondu comme suit:

[TRANSLATION] Q. Diriez-vous aussi, docteur, qu'une personne qui est complètement psychotique serait incapable de juger la nature et la qualité de ce qui l'entoure?

R. Voudriez-vous répéter?

Q. Très bien. Diriez-vous qu'une personne complètement psychotique serait incapable—ayant perdu tout contact avec la réalité, ayant probablement perdu la notion du temps et du lieu—de juger la nature et la qualité des actes qu'elle accomplirait dans cet état?

R. Oui.

Q. Et cela aurait été le cas de Schwartz lorsque vous l'avez examiné à 19h ce soir-là?

R. Oui.

Le second médecin, le Dr Klassen, après avoir examiné l'appelant, a conclu lui aussi que ce dernier était psychotique. Dans son contre-interrogatoire, il a répondu de la façon suivante aux questions qu'on lui posait:

[TRANSLATION] Q. Lorsqu'une personne est psychotique, est-elle de ce fait même incapable de juger les conséquences de ses actes?

R. Oui, c'est exact.

Q. Je vois, et je crois que le diagnostic que vous avez porté dans le cas qui nous intéresse est que M. Schwartz était complètement psychotique, n'est-ce pas?

R. Oui, c'est ce que j'ai dit.

The Crown called two expert witnesses, both practising psychiatrists. Dr. Choi had the appellant as his patient for two months following his committal to hospital. His opinion, based primarily upon his own observations, was that the appellant was suffering from psycho-neurosis, which is not considered as psychotic and is not considered as a disease of the mind, but is transient. This opinion was supported by Dr. Whitman.

In the result, the jury had before it the expert evidence of two psychiatrists, one of whom had observed the appellant over a period of two months, whose opinion was that the appellant did not have a disease of the mind, and that of two general practitioners based upon what they observed shortly after the appellant's arrest, and, thus, shortly after he had committed two murders, that he was psychotic and therefore would not appreciate the nature and quality of his acts. The jury was properly told by the trial judge that if, as a result of disease of the mind, the appellant, at the time he committed the offences, did not know the nature and quality of the acts he was doing, that would establish insanity for the purpose of the trial. The jury's verdict establishes that it did not accept the opinion of the general practitioners as against that of the psychiatrists.

There is no evidence in the case which relates to the issue as to whether, at the time the offences were committed, the appellant, owing to disease of the mind, though appreciating the nature and quality of his acts, did not know that what he was doing was morally, or legally, wrong. That issue never arose on the facts of this case. There was no evidence to meet the onus imposed on the appellant by s. 16(4) to establish his insanity within the latter part of the definition in s. 16(2) no matter how the word "wrong" be interpreted. This being so, the portion of the charge to which objection is taken was irrelevant; and, therefore, even if it were erroneous, this would be a case in which the provisions of s. 613(1)(b)(iii) should be applied.

In my opinion the judge's charge upon the meaning of the word "wrong" in s. 16(2) was not erroneous. I propose to deal with this issue only

Le ministère public a cité deux témoins, tous deux psychiatres. Le Dr Choi a soigné l'appellant pendant deux mois suivant son hospitalisation. Se fondant surtout sur ses propres observations, il était d'avis que l'appellant souffrait d'une psycho-névrose, qui n'est pas considérée comme psychotique ni comme une maladie mentale, mais comme un état passager. Cette opinion a été appuyée par le Dr Whitman.

Le jury avait donc devant lui le témoignage de deux experts, en l'occurrence des psychiatres, dont l'un avait soigné l'appellant pendant deux mois, qui estimaient que ce dernier ne souffrait pas d'une maladie mentale, et celui de deux omnipraticiens, fondé sur ce qu'ils avaient observé peu après l'arrestation de l'appellant et donc peu après la perpétration des deux meurtres, selon lequel l'appellant était psychotique et ne pouvait donc juger la nature et la qualité de ses actes. Le juge du procès a correctement déclaré au jury que si en raison d'une maladie mentale, l'appellant ne connaissait pas, au moment de la perpétration des infractions en question, la nature et la qualité des actes qu'il accomplissait, il était atteint d'aliénation mentale aux fins du procès. Il ressort du verdict du jury que celui-ci n'a pas accepté l'opinion des omnipraticiens, préférant celle des psychiatres.

En l'espèce, rien dans la preuve ne porte sur la question de savoir si, au moment de la perpétration des infractions, l'appellant, en raison d'une maladie mentale, tout en étant en mesure de juger la nature et la qualité de ses actes, ignorait que ce qu'il faisait était moralement ou légalement mauvais. Cette question n'a jamais été soulevée vu les faits de l'espèce. L'appellant n'a pas, comme il est tenu de le faire en vertu de l'art. 16(4), fait la preuve de son aliénation mentale au sens de la dernière partie de la définition donnée à l'art. 16(2) (quelle que soit l'interprétation qu'on donne au mot «mauvais»). Ainsi la partie des directives du juge qui est contestée n'est pas pertinente et, par conséquent, même s'il s'y trouvait une erreur, ce serait un cas où il y aurait lieu d'appliquer les dispositions de l'art. 613(1)(b)(iii).

A mon avis, les directives du juge sur le sens du mot «mauvais» à l'art. 16(2) n'étaient pas erronées. Si je traite de cette question, c'est qu'elle a été

because the matter was fully argued before us, and it would be desirable that an expression of opinion on this point by this Court should be made.

The origin of the provisions found in s. 16(2) of the *Criminal Code* is found in the answers of the judges to the questions of law propounded by the House of Lords following the acquittal of Daniel M'Naghten on a charge of murder, on the ground of insanity²⁰. The first three questions and answers were as follows:

The first question proposed by your Lordships is this: "What is the law respecting alleged crimes committed by persons afflicted with insane delusion in respect of one or more particular subjects or persons: as, for instance, where at the time of the commission of the alleged crime the accused knew he was acting contrary to law, but did the act complained of with a view, under the influence of insane delusion, of redressing or revenging some supposed grievance or injury, or of producing some supposed public benefit?"

In answer to which question, assuming that your Lordships' inquiries are confined to those persons who labour under such partial delusions only, and are not in other respects insane, we are of opinion that, notwithstanding the party accused did the act complained of with a view, under the influence of insane delusion, of redressing or revenging some supposed grievance or injury, or of producing some public benefit, he is nevertheless punishable according to the nature of the crime committed, if he knew at the time of committing such crime that he was acting contrary to law; by which expression we understand your Lordships to mean the law of the land.

Your Lordships are pleased to inquire of us, secondly, "What are the proper questions to be submitted to the jury, where a person alleged to be afflicted with insane delusion respecting one or more particular subjects or persons, is charged with the commission of a crime (murder, for example), and insanity is set up as a defence?" And, thirdly, "In what terms ought the question to be left to the jury as to the prisoner's state of mind at the time when the act was committed?" And as these two questions appear to us to be more conveniently answered together, we have to submit our opinion to be, that the jurors ought to be told in all cases that every man is to be presumed to be sane, and to possess a sufficient degree of reason to be responsible for his crimes, until the contrary be proved to their satisfaction;

²⁰ (1843), 10 Cl. & Fin. 200, 8 E.R. 718.

pleinement débattue devant nous et qu'il est souhaitable que la Cour exprime son opinion là-dessus.

L'origine des dispositions de l'art. 16(2) du *Code criminel* remonte aux réponses des juges aux questions de droit formulées par la Chambre des lords après l'acquittement de Daniel M'Naghten d'une accusation de meurtre, au motif qu'il souffrait d'aliénation mentale²⁰. Voici les trois premières questions posées et les réponses qu'on y a données:

[TRADUCTION] La première question posée par vos Seigneuries est la suivante: «Quelle loi régit les crimes supposés commis par des personnes ayant des hallucinations mentales à l'égard d'une ou de plusieurs choses ou personnes; par exemple, lorsque, au moment du crime imputé, l'accusé savait qu'il agissait en contravention avec la loi, mais a accompli l'acte incriminé dans l'intention, suscitée par une hallucination mentale, de réparer ou de venger quelque tort ou préjudice ou de procurer quelque prétendu avantage au public?»

A cette question, on a répondu comme suit: «Présumant que les questions de vos Seigneuries se limitent aux personnes qui souffrent de semblables hallucinations partielles seulement et qui ne sont pas aliénées à d'autres égards, nous sommes d'avis que, bien que l'accusé ait accompli l'acte incriminé dans l'intention, inspirée par une hallucination mentale, de réparer ou de venger quelque tort ou préjudice supposé ou de procurer quelque avantage au public, il est quand même passible d'une peine, selon la nature du crime commis, s'il savait au moment dudit crime qu'il agissait en contravention avec la loi, et nous supposons que, par ce terme, vos Seigneuries veulent dire la loi du pays.»

Il plaît à vos Seigneuries de nous demander, en second lieu: «Quelles sont les questions pertinentes qui doivent être soumises au jury lorsqu'une personne prétendue atteinte d'hallucinations à l'égard d'une ou de plusieurs choses ou personnes, est accusée d'avoir commis un crime (par exemple, un meurtre), et que l'aliénation mentale est invoquée comme moyen de défense?» Et en troisième lieu: «Dans quels termes devrait-on soumettre au jury la question portant sur l'état d'esprit du prisonnier au moment où l'acte a été commis?» Nous estimons qu'il est préférable de répondre à ces deux questions en même temps; nous sommes d'avis qu'il faudrait dire au jury, dans toutes les causes, que tout homme doit être présumé sain d'esprit et en possession d'une raison suffisamment éclairée pour être responsable de ses crimes,

²⁰ (1843), 10 Cl. & Fin. 200, 8 E.R. 718.

and that to establish a defence on the ground of insanity, it must be clearly proved that, at the time of the committing of the act, the party accused was labouring under such a defect of reason, from disease of the mind, as not to know the nature and quality of the act he was doing; or, if he did know it, that he did not know he was doing what was wrong. The mode of putting the latter part of the question to the jury on these occasions has generally been, whether the accused at the time of doing the act knew the difference between right and wrong: which mode, though rarely, if ever, leading to any mistake with the jury, is not, as we conceive, so accurate when put generally and in the abstract, as when put with reference to the party's knowledge of right and wrong in respect to the very act with which he is charged. If the question were to be put as to the knowledge of the accused solely and exclusively with reference to the law of the land, it might tend to confound the jury, by inducing them to believe that an actual knowledge of the law of the land was essential in order to lead to a conviction; whereas the law is administered upon the principle that every one must be taken conclusively to know it, without proof that he does know it. If the accused was conscious that the act was one which he ought not to do, and if that act was at the same time contrary to the law of the land, he is punishable; and the usual course therefore has been to leave the question to the jury, whether the party accused had a sufficient degree of reason to know that he was doing an act that was wrong: and this course we think is correct, accompanied with such observations and explanations as the circumstances of each particular case may require.

The application of the *M'Naghten* rules was considered by the Court of Criminal Appeal in *R. v. Codere*²¹. Reading L.C.J. dealt with the meaning of the words "nature and quality of the act" in the following passage from his judgment, at p. 27:

The Court is of opinion that in using the language "nature and quality" the judges were only dealing with the physical character of the act, and were not intending to distinguish between the physical and moral aspects of the act. That is the law as it has been laid down by judges in many directions to juries, and as the Court understands it to be at the present time.

With respect to the meaning of the word "wrong" counsel for the accused contended that it was not sufficient to preclude the defence of

jusqu'à ce que le contraire soit prouvé à la satisfaction du jury; et que, pour faire valoir l'aliénation mentale comme moyen de défense, il faut prouver clairement qu'au moment où l'acte a été commis, l'accusé souffrait d'une imperfection de la raison, due à une maladie mentale, telle qu'il ignorait la nature et la qualité de l'acte par lui commis ou, s'il les connaissait, telle qu'il ignorait que ce qu'il faisait était mauvais. Règle générale, on a posé la dernière partie de la question au jury, dans ces cas, en demandant si l'accusé, au moment d'accomplir l'acte, connaissait la différence entre le bien et le mal. Cette méthode qui ne pouvait que rarement, sinon jamais, induire le jury en erreur, n'est pas, croyons-nous, aussi précise dans les circonstances où elle est utilisée en général ou abstraitement que lorsqu'elle a trait à la connaissance que la partie en cause possède du bien et du mal par rapport à l'acte incriminé même. S'il fallait poser la question de la connaissance de l'accusé simplement et exclusivement en fonction de la loi du pays, cela pourrait jeter le jury dans la confusion en le portant à croire qu'une connaissance réelle de la loi du pays est indispensable pour entraîner une condamnation; alors que l'application de la loi repose sur le principe que chacun est présumé connaître la loi sans preuve de sa connaissance de fait. Si l'accusé sentait que l'acte était une chose qu'il ne devait pas accomplir, et si cet acte était en même temps contraire à la loi du pays, il est punissable; et la méthode employée a consisté à laisser le jury décider si l'accusé jouissait suffisamment de sa raison pour savoir qu'il commettait un acte mauvais; et nous croyons que cette méthode est juste si elle est accompagnée des observations et explications qu'exigent les circonstances de chaque cas.

L'application des règles *M'Naghten* a été examinée par la Cour d'appel criminelle dans *R. v. Codere*²¹. Le juge en chef lord Reading a traité du sens à donner à l'expression «nature et qualité de l'acte» dans l'extrait suivant de son jugement, à la p. 27:

[TRADUCTION] La Cour est d'avis qu'en employant les termes «nature et qualité», les juges ne visaient que l'aspect matériel de l'acte et n'entendaient pas faire une distinction entre ses aspects matériel et moral. C'est là l'état du droit qui ressort des maintes directives des juges aux jurys: en l'espèce, la Cour se range à ce point de vue.

En ce qui concerne le sens du mot «mauvais», l'avocat de l'accusé a prétendu qu'il ne suffit pas, pour écarter l'aliénation mentale comme moyen de

²¹ (1916), 12 Cr. App. R. 21.

²¹ (1916), 12 Cr. App. R. 21.

insanity that the accused knew that his act would be punishable by law. He contended that "wrong" meant an act which would be regarded as wrong by his fellow creatures. On this point, the Lord Chief Justice, at p. 27, said this:

It was suggested at one time in the course of the argument that the question should be judged by the standard of the accused, but it is obvious that this proposition is wholly untenable, and would tend to excuse crimes without number, and to weaken the law to an alarming degree. It is conceded now that the standard to be applied is whether according to the ordinary standard adopted by reasonable men the act was right or wrong. There may be cases where it is difficult to decide that question, but that is not the case here. The judges in *M'Naghten's* case, in answering the second and third questions put to them, said, "If the accused was conscious that the act was one which he ought not to do, and if that act was at the same time contrary to the law of the land, he is punishable; and the usual course, therefore, has been to leave the question to the jury, whether the party accused had a sufficient degree of reason to know that he was doing an act that was wrong." That is the accepted test, and applying it in this case there can be no room for doubt; once it is clear that the appellant knew that the act was wrong in law, then he was doing an act which he was conscious he ought not to do, and as it was against the law, it was punishable by law; assuming, therefore, that he knew the nature and quality of the act, he was guilty of murder, and was properly convicted.

The difficulty no doubt arises over the words "conscious that the act was one which he ought not to do," but, looking at all the answers in *M'Naghten's* case, it seems that if it is punishable by law it is an act which he ought not to do, and that is the meaning in which the phrase is used in that case.

The meaning of the word "wrong" was considered by the Court of Criminal Appeal in *R. v. Windle*²². In that case the accused was charged with the murder of his wife. She was eighteen years older than he was, appeared, on the evidence, to have been certifiable, and talked constantly about committing suicide. The accused gave her a hundred aspirin tablets, a fatal dose. The defence raised at trial was that of insanity. There was some

défense, d'établir que l'accusé savait que son acte était punissable en droit. Selon lui, «mauvais» veut dire un acte qui serait considéré comme mauvais par la collectivité dont fait partie l'accusé. Sur cette question, le lord juge en chef, à la p. 27, a déclaré ce qui suit:

[TRADUCTION] Au cours des plaidoiries, on a prétendu qu'il faut décider en fonction des critères de l'accusé, mais il est évident que cette théorie est absolument indéfendable et aurait pour effet d'excuser d'innombrables crimes et d'affaiblir la loi d'une façon alarmante. On reconnaît maintenant que la question à se poser est de savoir si, conformément aux principes ordinaires adoptés par les gens raisonnables, l'acte est bon ou mauvais. Il peut être parfois difficile de trancher cette question, mais ce n'est pas le cas en l'espèce. Les juges dans l'affaire *M'Naghten*, en répondant à la deuxième et à la troisième questions qu'on leur posait, ont déclaré: «Si l'accusé sentait que l'acte était une chose qu'il ne devait pas accomplir, et si cet acte était en même temps contraire à la loi du pays, il est punissable; et la méthode employée a consisté à laisser le jury décider si l'accusé jouissait suffisamment de sa raison pour savoir qu'il commettait un acte mauvais». C'est là le critère reconnu et, si on l'applique en l'espèce, il ne peut subsister aucun doute; une fois établi que l'appelant savait que l'acte était mauvais en droit, il accomplissait un acte qu'il savait interdit, et, comme cet acte était contraire à la loi, il était punissable en droit; donc, si l'on présume qu'il connaissait la nature et la qualité de l'acte, il était coupable de meurtre et c'est à bon droit qu'il a été déclaré coupable.

La difficulté provient sans doute des mots «sentait que l'acte était une chose qu'il ne devait pas accomplir», mais, si l'on examine toutes les réponses données dans l'affaire *M'Naghten*, il semble que si l'acte est punissable en droit, c'est un acte que l'accusé n'aurait pas dû accomplir, et c'est le sens dans lequel les mots en question sont employés dans cette affaire.

La Cour d'appel criminelle a examiné le sens du mot «mauvais» dans *R. v. Windle*²². Dans cette affaire, l'accusé était inculpé du meurtre de sa femme. Elle était de dix-huit ans son aînée; d'après la preuve, elle semblait souffrir d'aliénation mentale et parlait constamment de se suicider. L'accusé lui a donné cent comprimés d'aspirine, une dose fatale. La défense a invoqué l'aliénation mentale au procès. Il semble que l'accusé souffrait de

²² [1952] 2 Q.B. 826, [1952] 2 All E.R. 1.

²² [1952] 2 Q.B. 826, [1952] 2 All E.R. 1.

evidence that the accused suffered some defect of reason because of disease of the mind. The two doctors who testified, one for the accused, and one for the Crown, both agreed that when he was administering the drugs to his wife the accused knew that he was doing an act which the law forbade. The trial judge ruled that there was no evidence of insanity to be left to the jury.

The appeal was dismissed. Goddard L.C.J. said, at p. 832:

As I endeavoured to point out in giving the judgment of the court in *Rex v. Rivett*, 34 Cr. App. R. 87, in all cases of this kind, the real test is responsibility. A man may be suffering from a defect of reason, but if he knows that what he is doing is "wrong," and by "wrong" is meant contrary to law, he is responsible. Mr. Shawcross, in the course of his very careful argument, suggested that the word "wrong," as it was used in the M'Naghten rules, did not mean contrary to law but had some kind of qualified meaning, such as morally wrong, and that if a person was in such a state of mind through a defect of reason that, although he knew that what he was doing was wrong in law, he thought that it was beneficial or kind or praiseworthy, that would excuse him.

Courts of law can only distinguish between that which is in accordance with law and that which is contrary to law. . . . The law cannot embark on the question, and it would be an unfortunate thing if it were left to juries to consider whether some particular act was morally right or wrong. The test must be whether it is contrary to law.

and at p. 834:

In the opinion of the court there is no doubt that in the M'Naghten rules "wrong" means contrary to law and not "wrong" according to the opinion of one man or of a number of people on the question whether a particular act might or might not be justified.

The proposition stated in the *Windle* case was reiterated in *R. v. Holmes*²³. That case was followed by the Alberta Appellate Division in *R. v. Cardinal*²⁴.

The High Court of Australia refused to follow the *Windle* case in *Stapleton v. The Queen*²⁵, and

troubles mentaux attribuables à une maladie mentale. Les deux médecins qui ont témoigné, l'un pour l'accusé l'autre pour le ministère public, ont convenu que lorsqu'il a administré les comprimés à sa femme, l'accusé savait qu'il accomplissait un acte contraire à la loi. Le juge du procès a statué qu'il n'y avait aucune preuve d'aliénation mentale sur laquelle le jury pouvait s'appuyer.

L'appel a été rejeté. Le juge en chef lord Goddard a déclaré, à la p. 832:

[TRADUCTION] Comme j'ai cherché à le signaler en prononçant le jugement de la Cour dans *Rex v. Rivett*, 34 Cr. App. R. 87, dans tous les cas de ce genre, le critère véritable est la responsabilité. Une personne peut souffrir de troubles mentaux, mais si elle sait que ce qu'elle fait est «mauvais», et j'entends par ce terme contraire à la loi, elle est responsable. Dans sa plaidoirie très soignée, M^e Shawcross a prétendu que ce terme, dans le sens où on l'a employé dans les règles M'Naghten, ne veut pas dire contraire à la loi, mais a un sens restreint, celui par exemple de moralement mauvais, et que si une personne se trouve, en raison de troubles mentaux, dans un état d'esprit tel que, tout en sachant que ce qu'elle fait est légalement mauvais, elle croit que son action est bénéfique, bonne ou digne de louange, elle est de ce fait excusée.

Les tribunaux ne peuvent faire une distinction qu'entre ce qui est conforme à la loi et ce qui lui est contraire. . . . La loi ne peut pas se mettre à déterminer si un acte donné est moralement bon ou mauvais, et il serait regrettable qu'on confie ce soin au jury. Il s'agit donc de déterminer si l'acte est illégal.

et à la p. 834:

[TRADUCTION] De l'avis de la Cour, il ne fait pas de doute que dans les règles M'Naghten, «mauvais» veut dire contraire à la loi et non pas «mauvais» de l'avis d'une ou de plusieurs personnes à qui on a demandé si à leur sens un acte donné peut ou non se justifier.

Le principe énoncé dans l'arrêt *Windle* a été réitéré dans *R. v. Holmes*²³. Cet arrêt a été suivi par la Division d'appel de l'Alberta dans *R. v. Cardinal*²⁴.

La Haute Cour d'Australie a refusé de suivre l'arrêt *Windle* dans *Stapleton v. The Queen*²⁵, et a

²³ [1953] 1 W.L.R. 686.

²⁴ (1953), 10 W.W.R. (N.S.) 403.

²⁵ (1952), 86 C.L.R. 358.

²³ [1953] 1 W.L.R. 686.

²⁴ (1953), 10 W.W.R. (N.S.) 403.

²⁵ (1952), 86 C.L.R. 358.

held that, in applying the second branch of the legal test of insanity, as defined in *M'Naghten's* case, the question is whether the accused knew that his act was wrong according to the ordinary principles of reasonable men, and not whether he knew it was wrong as being contrary to law. This view of the law, which is stated in the reasons of Dixon C.J., for the Court, is the same as the view which he had expressed, as a trial judge, in his charge to the jury, almost twenty years earlier, in *R. v. Porter*²⁶. In the course of that charge he said, at p. 189:

The other head is of quite a different character, namely, that his disease or disorder or disturbance of mind was of such a character that he was unable to appreciate that the act he was doing was wrong. . . . We are dealing with one particular thing, the act of killing, the act of killing at a particular time a particular individual. We are not dealing with right or wrong in the abstract. The question is whether he was able to appreciate the wrongness of the particular act he was doing at the particular time. Could this man be said to know in this sense whether his act was wrong if through a disease or defect or disorder of the mind he could not think rationally of the reasons which to ordinary people make that act right or wrong? If through the disordered condition of the mind he could not reason about the matter with a moderate degree of sense and composure it may be said that he could not know that what he was doing was wrong. What is meant by "wrong"? What is meant by wrong is wrong having regard to the everyday standards of reasonable people.

McRuer C.J.H.C., in *R. v. O.*²⁷, at p. 153, instructed a jury respecting the defence of insanity in a manner similar to the charge in the *Porter* case when he said:

. . . if on a mere preponderance of probability, based on the evidence taken as a whole, you come to the conclusion that the accused was labouring under disease of the mind to such an extent that she was incapable of knowing that the act was wrong—and by that I do not mean merely legally wrong, but wrong in the sense that it was something that she ought not to do and for which she would be condemned in the eyes of her right-thinking fellow men—you should find her not guilty on account of insanity.

²⁶ (1933), 55 C.L.R. 182.

²⁷ (1959), 3 Crim. L.Q. 151.

statué que pour appliquer la seconde branche du critère juridique d'aliénation mentale, défini dans l'arrêt *M'Naghten*, il faut déterminer si l'accusé savait que son acte était mauvais selon les principes ordinaires des gens raisonnables et non pas s'il savait qu'il était mauvais parce que contraire à la loi. Cette opinion, exposée dans les motifs du juge en chef Dixon, au nom de la Cour, est la même que celle qu'il avait exprimée, en qualité de juge de première instance, dans ses directives au jury, presque vingt ans plus tôt, dans *R. v. Porter*²⁶. Dans ces directives, il a déclaré, à la p. 189:

[TRADUCTION] L'autre chef est de nature très différente, à savoir, que la maladie, le désordre ou le trouble de l'esprit était tel que l'accusé était incapable de se rendre compte que l'acte qu'il accomplissait était mauvais. . . . Nous traitons d'une chose bien précise, l'acte de tuer, l'acte de tuer un individu donné à un moment donné. Nous ne traitons pas du bien ou du mal dans l'abstrait. La question est de savoir s'il était capable de se rendre compte que l'acte donné était mauvais au moment où il l'accomplissait. Peut-on dire que cet homme savait, au sens susdit, que son acte était mauvais si, en raison d'une maladie, de désordre ou de troubles mentaux, il ne pouvait concevoir de façon rationnelle les motifs qui, pour les gens ordinaires, rendent cet acte bon ou mauvais? Si, en raison de son état mental, il ne pouvait raisonner sur la question avec un certain degré de bon sens et de calme, on peut dire qu'il ne pouvait savoir que ce qu'il faisait était mauvais. Qu'entend-on par «mauvais»? On entend mauvais compte tenu des principes ordinaires des gens raisonnables.

Dans *R. v. O.*²⁷, à la p. 153, le juge en chef McRuer de la Haute Cour a donné au jury, relativement à l'aliénation mentale comme moyen de défense, des directives analogues à celles données dans l'affaire *Porter*, lorsqu'il a déclaré:

[TRADUCTION] . . . si, selon une simple prépondérance des probabilités, fondée sur la preuve considérée dans son ensemble, vous arrivez à la conclusion que l'accusée souffrait d'une maladie mentale à un point tel qu'elle était incapable de savoir que l'acte était mauvais—et par là je ne veux pas dire simplement légalement mauvais, mais mauvais au sens qu'il s'agissait là d'un acte qu'elle ne devait pas accomplir et que les membres bien pensants de sa collectivité trouveraient reprehensible—vous devez la déclarer non coupable au motif qu'elle souffrait d'aliénation mentale.

²⁶ (1933), 55 C.L.R. 182.

²⁷ (1959), 3 Crim. L.Q. 151.

Counsel for the appellant referred us to other Canadian cases dealing with the defence of insanity, but none of them deals specifically with the issue now under consideration. Some of them are reviewed in the judgment of Branca J.A. in the Court of Appeal.

The defence of insanity was considered by this Court in *R. v. Borg*²⁸. That case was not, however, concerned with the interpretation of s. 16 of the *Criminal Code*, but dealt with the adequacy of the review of the defence evidence in the charge to the jury on the question of insanity in the light of the particular circumstances of the case.

In determining the meaning of the word "wrong" in s. 16(2) it is important to remember that this subsection only becomes operative if, previously, it has been proved beyond a reasonable doubt that the accused person has committed a crime; *i.e.*, has been guilty of some criminal act with the requisite criminal intent. It is at that point that he may seek the protection against conviction afforded by s. 16(1) on the ground that the offence was committed while he was insane. But mere proof of insanity alone is not enough. He is only to be considered insane for the purposes of that subsection if he has a disease of the mind to an extent that renders him incapable of:

- (a) appreciating the nature and quality of his act; or
- (b) knowing that such act was wrong.

The *Codere* case, in my opinion correctly, decided that "nature and quality" dealt with the physical character of the act. If, therefore, a person who has committed a crime did not, by reason of disease of the mind, know what he was doing, he is not to be convicted, because it really was not his act.

The second and alternative portion of the definition is dealing not with the criminal act, but with the criminal intent. Although he has committed a crime, and understood what he was doing, the accused is still protected from conviction if,

²⁸ [1969] S.C.R. 551.

L'avocat de l'appellant nous a renvoyés à d'autres arrêts canadiens portant sur l'aliénation mentale invoquée en défense, mais aucun de ceux-ci ne s'adresse spécifiquement à la question examinée en l'espèce. Certains d'entre eux sont examinés dans les motifs du juge Branca en Cour d'appel.

Cette Cour a examiné cette défense dans *R. c. Borg*²⁸. Cet arrêt ne portait toutefois pas sur l'interprétation de l'art. 16 du *Code criminel*, mais sur le point de savoir si le juge avait adéquatement fait la revue de la preuve de la défense dans ses directives au jury sur la question de l'aliénation mentale, à la lumière des circonstances particulières de l'affaire.

Pour déterminer le sens du mot «mauvais» au par. (2) de l'art. 16, il est important de se rappeler que ce paragraphe ne joue que s'il a d'abord été établi au-delà de tout doute raisonnable que l'accusé a commis un crime, c.-à-d., qu'il est coupable d'un acte criminel assorti de l'intention criminelle requise. C'est à cette étape que l'accusé peut invoquer le par. (1) de l'art. 16 pour éviter d'être déclaré coupable, au motif que l'infraction a été commise pendant qu'il était aliéné. Mais la simple preuve de l'aliénation mentale seule ne suffit pas. Pour être considéré aliéné aux fins de ce paragraphe, il doit souffrir d'aliénation mentale au point d'être incapable

- a) de juger la nature et la qualité de son acte; ou
- b) de savoir que cet acte est mauvais.

Dans l'arrêt *Codere*, on a décidé, à juste titre à mon avis, que les mots «nature et qualité» visent l'aspect matériel de l'acte. Par conséquent, si une personne qui a commis un crime ne savait pas ce qu'elle faisait, en raison d'une maladie mentale, elle ne doit pas être déclarée coupable, parce que ce n'était pas vraiment son acte.

La seconde partie de la définition, soit la seconde possibilité, ne vise pas l'acte criminel mais l'intention criminelle. Même s'il a commis un crime en comprenant ce qu'il faisait, l'accusé ne peut être déclaré coupable si, en raison d'une

²⁸ [1969] R.C.S. 551.

because of mental disease, he did not know that by his act he was committing a crime.

In brief, it is my opinion that the effect of s. 16(2) is to provide protection to a person suffering from disease of the mind who has committed a crime if, in committing the crime, he did not appreciate what he was doing, or, if he did have that appreciation, he did not know that he was committing a crime.

The test as to knowledge of "wrong" which is stated by Dixon C.J. in the *Stapleton* case is as to whether the accused knew that his act was wrong according to the ordinary principles of reasonable men. I find it difficult to see how this test really differs from the test as to whether he knew he was committing a crime. Surely, according to the ordinary principles of reasonable men, it is wrong to commit a crime. This must be so in relation to the crime of murder. If there is a difference between these tests, and it could be contended that the commission of a particular crime, though known to be illegal, was considered to be morally justifiable in the opinion of ordinary men, I do not see why a person who committed a crime in such circumstances should be protected from conviction if suffering from disease of the mind, and not protected if he committed the crime when sane.

In *Porter* and in *Stapleton*, Dixon C.J. went further than testing "wrong" by the application of the principles of ordinary men, and held that, given a disease of the mind, it is enough if it so governed the faculties at the time of the commission of the act that the accused was incapable of reasoning with some moderate degree of calmness as to the wrongness of the act or of comprehending the nature or significance of the act of killing. In my opinion this is not a test of insanity contemplated by s. 16(2). It is, essentially, a subjective test. In my opinion the test provided in s. 16(2) is not as to whether the accused, by reason of mental disease, could or could not calmly consider whether or not the crime which he committed was morally wrong. He is not to be considered as insane within s. 16(2) if he knew what he was doing and also knew that he was committing a

maladie mentale, il ne savait pas que, par cet acte, il commettait un crime.

En bref, je suis d'avis que l'effet de l'art. 16(2) est de protéger une personne souffrant d'aliénation mentale, qui a commis un crime, si, en commettant le crime, elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle faisait ou, si, s'en rendant compte, elle ne savait pas qu'elle commettait un crime.

Dans l'arrêt *Stapleton*, le juge en chef Dixon a exposé en ces termes le critère de la connaissance de ce qui est «mauvais»: l'accusé savait-il que son acte était mauvais selon les principes ordinaires des gens raisonnables? Je ne vois pas très bien la différence qu'il y aurait entre ce critère et celui de savoir qu'il commettait sciemment un crime. Indubitablement, selon les principes ordinaires des gens raisonnables, commettre un crime est «mauvais». Ceci s'applique aussi au crime de meurtre. S'il existe une différence entre ces critères, et on pourrait prétendre que la perpétration d'un crime donné, bien que notoirement illégale, est considérée comme justifiable sur le plan moral de l'avis des gens ordinaires, je ne vois pas pourquoi on devrait innocenter une personne qui a commis un crime dans ces circonstances si elle souffrait d'une maladie mentale et la condamner si elle était saine d'esprit.

Dans *Porter* et dans *Stapleton*, le juge en chef Dixon ne s'est pas contenté d'appliquer au mot «mauvais» les principes des gens ordinaires; il a statué que, dans les cas de maladie mentale, il suffit que celle-ci exerce un empire tel sur les facultés de l'accusé au moment de la perpétration de l'acte que ce dernier est incapable de raisonner avec un certain degré de calme sur le caractère mauvais de l'acte ou de comprendre la nature ou la signification de l'acte de tuer. A mon avis, ce n'est pas là le critère d'aliénation mentale envisagé par l'art. 16(2). Il s'agit essentiellement d'un critère subjectif. J'estime que le critère prévu à l'art. 16(2) n'est pas de savoir si l'accusé, en raison d'une maladie mentale, pouvait ou ne pouvait pas réfléchir calmement sur la question de savoir si le crime qu'il commettait était ou non moralement mauvais. On ne doit pas le considérer comme

criminal act.

For the foregoing reasons I would dismiss the appeal.

Appeal dismissed, LASKIN C.J. and SPENCE, DICKSON and BEETZ JJ. dissenting.

Solicitors for the appellant: Deverell, Harrop & Co., Vancouver.

Solicitors for the respondent: Cumming, Richards & Co., Vancouver.

aliéné au sens de l'art. 16(2) s'il savait ce qu'il faisait et savait aussi qu'il commettait un acte criminel.

Pour les motifs susdits, je suis d'avis de rejeter l'appel.

Appel rejeté, le juge en chef LASKIN et les juges SPENCE, DICKSON et BEETZ étant dissidents.

Procureurs de l'appellant: Deverell, Harrop & Co., Vancouver.

Procureurs de l'intimée: Cumming, Richards & Co., Vancouver.